

ISSN 0440-8888

HISTOIRE DES SCIENCES MÉDICALES

ORGANE OFFICIEL
DE LA
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE



TRIMESTRIEL - TOME XXIII - N° 4 - 1989

HISTOIRE DES SCIENCES MÉDICALES

ORGANE OFFICIEL DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE

REVUE TRIMESTRIELLE
FONDÉE PAR LE Dr ANDRÉ PECKER

CONSEIL D'ADMINISTRATION

MEMBRES D'HONNEUR

Professeur J. CHEYMOL[†], Doyen J. P. KERNEIS,
Docteur A. PECKER, Docteur T. VETTER,
Mademoiselle D. WROTNOWSKA, Mademoiselle J. SONOLET

MEMBRES

Docteur P. AMALRIC, Professeur J. ANGOT, Docteur M. BOUCHER, Professeur
A. BOUCHET, Professeur A. CORNET (président), Docteur F. DUCHATEL, Médecin-
Général L. DULIEU, Mademoiselle P. DUMAITRE, Docteur P. DUREL, Docteur
P. GOUBERT, Professeur M.-D. GRMEK, Professeur A. LARCAN, Médecin-Général
P. LEFEBVRE, Madame le Professeur ag. G. LEGÉE, Docteur J.-F. LEMAIRE,
Professeur J. POSTEL, Professeur R. RULLIÈRE, Madame J. SAMION-CONTET,
Docteur A. SÉGAL, Professeur A. SICARD, Docteur H. STOFFT, Professeur
J. THÉODORIDÈS, Docteur P. THILLAUD, Docteur M. VALENTIN

Ancienne Faculté de Médecine
12, rue de l'École de Médecine - 75006 Paris

La correspondance est à adresser :

Pour la rédaction :
à Madame J. SAMION-CONTET
62, rue Boursault - 75017 Paris

Pour les cotisations, les abonnements et toute autre correspondance

au Secrétaire Général :
le Docteur Alain SÉGAL
18, rue Laurent Deramez - 51100 Reims (France)

1989

Les articles de la revue "Histoire des Sciences médicales" sont analysés et indexés dans : *Bulletin signalétique du C.N.R.S.*, série 522 (Histoire des sciences et des techniques); *Bibliography of the history of medicine* (National Library of medicine, Bethesda); *Current work in the history of medicine* (The Wellcome Institute for the history of medicine, London)

B. CHEMINEAU

Librairie Leonardo da Vinci
Livres anciens - Sur R.V.

Histoire des Sciences

MEDECINE - PHYSIQUE
CHIMIE - MATHEMATIQUES
BIOLOGIE - MINERALOGIE



Catalogue sur Demande



1, rue Médicis - 75006 PARIS

☎ 46.33.27.43

Fax : 40.51.82.79

HISTOIRE DES SCIENCES MÉDICALES

ORGANE OFFICIEL DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE

TOME XXIII

1989

N°4

Sommaire

<i>Société Française d'Histoire de la Médecine</i> <i>Compte rendu de la séance du samedi 25 novembre 1989</i>	245
<i>Eloge de Jacques Léonard (1935-1988)</i> par le Pr Jean Pecker	249
<i>Une gloire quercynoise oubliée : le Dr Vieussens (1641 ?-1715)</i> par le Dr André Role	253
<i>Estienne de La Rivière, anatomiste précurseur de la Renaissance, malheureusement oublié</i> par le Dr Jacques Fossard	261
<i>Eloge de Ming Wong (1926-1989)</i> par le Pr Jean Théodoridès	267
<i>Eloge de Georges Heymans (1920-1989)</i> par le Pr Roger Rullière	273
<i>Le cancer d'Ulysses S. Grant</i> par le Pr Bernard Hoerni	275
<i>Etienne Lancereaux (1829-1910), sa vie, son oeuvre, ses découvertes scientifiques</i> par le Dr Jean-Jacques Peumery	279
<i>Les premières femmes-médecins en Amérique du Nord</i> par Mme le Pr Josette Dall'Ava-Santucci	285
<i>Les plantes et la médecine. Exposé introductif</i> par le Pr Pierre Delaveau	291
<i>Les illustrations de plantes dans quelques manuscrits arabes de Dioscoride</i> par Mme Jeanne Mouliérac	295
<i>Le capitulaire "De villis" et le développement des jardins médicaux sous Charlemagne</i> par le Pr Jean Barbaud	299
<i>Le jardin des plantes médicinales de l'abbaye de Vauclair (Aisne). Analyse de la communication du R.P. René Courtois S.J.</i> par le Médecin -Général Pierre Lefebvre	309
<i>Analyses d'ouvrages</i>	310
<i>Tables alphabétiques du tome XXIII</i>	315

COTISATION A LA SOCIETE FRANCAISE D'HISTOIRE DE LA MEDECINE
ABONNEMENT A LA REVUE "HISTOIRE DES SCIENCES MEDICALES"

Année 1989	Cotisation à la Société	Abonnement à la Revue	Total
Membre France et C.E.E.	140 F	300 F	440 F
Membre résidant à l'étranger	160 F	340 F	500 F
Membre étudiant	70 F	150 F	220 F
Membre donateur	330 F	300 F	630 F
Retard (par année)	130 F	270 F	400 F
Année 1990	Cotisation à la Société	Abonnement à la Revue	Total
Membre France et C.E.E.	150 F	350 F	500 F
Membre résidant à l'étranger	150 F	400 F	550 F
Membre étudiant	75 F	175 F	250 F
Membre donateur	350 F	350 F	680 F
Institutions non membre France		500 F	500 F
Institutions non membre étranger		550 F	550 F
Retard (par année)	140 F	300 F	440 F

Paiement par chèque bancaire ou virement au C.C.P. PARIS 2208 69 F à l'ordre de la S.F.H.M. et adressé au Secrétaire général, le Dr Alain SEGAL, 18, rue Laurent Deramez, 51100 Reims, France.

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

Toute reproduction, même partielle est interdite sans accord écrit de la rédaction. Une copie ou une reproduction des textes, dessins, publicité, par quelque procédé que ce soit, constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE

COMPTE RENDU DE LA SEANCE DU 25 NOVEMBRE 1989

La séance est ouverte à 16 heures sous la présidence du professeur André Cornet, de l'Académie de Médecine, à l'hôpital d'instruction des armées du Val de Grâce (amphithéâtre Rouvillois). Le médecin général Bazot avait tenu à assister à cette séance.

1° Sont excusés

M. P. Julien, Mmes M.V. Clin et P. Martin ; les Prs G. Rauber, J.C. Sournia et Besombes ; les Drs M. Valentin, F. Duchatel et P. Durel.

2° Procès verbal

Le Dr A. Ségal, secrétaire général, donne lecture du procès verbal de la séance du 21 octobre 1989 qui est adopté à l'unanimité.

3° Décès ; démission

La société déplore le décès de M. Pierre Sabatier de Lausanne. Signalons également la démission du Dr D. Kara.

4° Elections

Sont élus à l'unanimité les membres proposés lors de la dernière séance dont les noms suivent :

- Dr Alain Briot, 92 rue de Rennes, 75006 Paris (parrains : Dr A. Ségal et Pr J. Théodoridès) ;
- Dr André-François Arcier, route du Château de Foutangs, 12850 Onet-le-Château (parrains : Drs M. Valentin et A. Ségal) ;
- Dr Eric Dourens-Thilet, 47 rue des Acacias, 75017 Paris (parrains : Drs A. Gérard et A. Ségal) ;
- Dr Raymond Melki, 42 rue Pascal, 75013 Paris (parrains : Pr J.C. Sournia et Dr M. Valentin) ;
- Dr Guy Deffeyes, 40 rue Notre Dame de Lorette, 75009 Paris (parrains : Pr Grmek et Dr Thillaud).

5° Candidatures

- Mlle Denise Alexandre, 5 square Carpeaux, 75018 Paris (parrains : Drs H. Daffos-Diogo et A. Ségal) ;
- Dr B. Crochet, 9 rue du Cardinal de Lorraine, 51100 Reims (parrains : Dr A. Ségal et Pr J.C. Pire) ;
- Mme Michelle Mazier, 17 rue Parent de Rozan, 75016 Paris (parrains : Pr A. Cornet et Médecin général P. Lefebvre) ;
- Médecin en chef Ferrandis, Musée du Val de Grâce, 1 place Alphonse Laveran, 75005 Paris (parrains : Médecin général P. Lefebvre et Pr A. Cornet) ;

- M. Robert Montagut, 15 rue de Lille, 75007 Paris (parrains : M. Bonnemain et Dr A. Pecker).

6° Informations et publications

Le secrétaire général signale, dans le catalogue 684 (n° 5472, octobre 1989) de la librairie Vrin, une proposition de rachat à 750 F des tomes I à III des bulletins de la S.F.H.M. (réédition de 1967 par réimpression anastatique des originaux). La librairie Brioux, 48 rue Jacob, 75006 Paris, peut vendre ces ouvrages au nom de la Société pour 450 F.

A noter encore :

- L'information donnée dans les convocations de la S.F.H.M. à propos de divers cours et séminaires concernant l'histoire de la médecine en France ;
- L'inauguration du musée Laennec, dans ses nouveaux locaux à Nantes, le 9 novembre 1989. La société était représentée à cette manifestation par le Dr Michel Valentin ;
- La création d'une Société Française d'Histoire de la Dermatologie (président : Dr D. Wallach ; vice-présidents : MM. Sainte - Fare - Garnot et E. Orsenna ; Pr K. Holabar ; secrétaire général : Dr G. Tilles) ;
- La tenue du cinquième congrès de l'association européenne des musées d'histoire des sciences médicales, à Barcelone, les 5-8 septembre 1990 ;
- L'achat possible (50 F plus 25 F de port) du numéro double 281-282 du Bulletin de la Société Française d'Histoire de la Pharmacie contenant les communications présentées conjointement par certains membres de la S.F.H.M. lors de la séance spéciale consacrée à J. Pelletier. Cet achat peut être effectué soit au siège de la société, soit chez M. Cottinat, 151 rue de Grenelle, 75006 Paris ;
- La publication de L. Bieganowski sur l'histoire de l'optique et de l'ophtalmologie au Moyen-Age dans les Archives d'histoires et de philosophie médicales (Pologne), tome 52, n° 2-3 ;
- L'édition d'une série de thèses en histoire de la médecine, soutenues par nos collègues militaires sortis du service de santé de Lyon.

7° Communications

Dr Eric Salf - *Isidore Geoffroy Saint-Hilaire (1805-1861)* : 1re partie. A partir de l'étude produite dans sa thèse, l'auteur présente divers aspects intéressants la biographie de ce savant, fils d'Etienne Geoffroy Saint-Hilaire. Il répond aussi aux questions du Pr Cornet, du Dr Saban et de M. Fischer. Le rôle joué par Isidore Geoffroy Saint-Hilaire dans l'émergence d'une embryologie et d'une tératologie scientifiques est notamment discuté.

Dr Dominique Hoizey - *Centenaire de la naissance du médecin canadien de la Chine révolutionnaire Norman Béthune (1890-1939)* : "N. Béthune, spécialiste de la chirurgie thoracique, participa comme médecin à la guerre d'Espagne. Il se rendit en Chine en 1939 où il devint médecin de la 8e armée de route".

Questions du Pr Cornet, du Médecin général Lefebvre et du Dr Ségal. Ce dernier rend aussi hommage aux connaissances approfondies de Béthune sur la Chine et à l'aide que ce médecin fournit dans la traduction de plusieurs textes chinois.

Pr André Mandin et Dr Thierry Lavabre - Bertrand - *Desgenettes : mise au point sur son séjour à Montpellier* : Les mémoires de Desgenettes donnent sur son séjour à Montpellier de juin 1789 à octobre 1791 de précieux renseignements sur l'université de médecine de Montpellier à cette époque, sur le retentissement des événements révolutionnaires dans la ville et sur Desgenettes lui-même.

Interventions du Pr Cornet et du Dr Vassal.

Médecin général P. Lefebvre, Pr L. Guillaumat et Pr J.C. Sournia - *Un chirurgien fléchois sous la Révolution : Charles Boucher (1756-1812)* : Les auteurs insistent notamment sur le rôle joué par Boucher avant la Révolution comme "propagandiste en France de l'inoculation antivariolique. Pendant la Révolution, il préserva les cendres des coeurs d'Henri IV et de Marie de Médicis, aujourd'hui déposés dans l'église du Prytanée militaire".

Dr Pierre Vassal - *Anthropométrie et médecine militaire* : Connue des sculpteurs dès l'antiquité (canons de beauté), l'anthropométrie esthétique voit le jour avec Albert Dürer (*De Simmetria*, 1532) et J.S. Elsholtz (*Anthropometria*, 1654).

C'est le statisticien belge Lambert Quételet, professeur à l'Ecole militaire de Bruxelles, qui fondera l'anthropométrie en 1871 en s'inspirant des principes de Laplace et de Gauss sur les "erreurs accidentelles" et des idées d'Auguste Comte sur la mathématique sociale.

Par la suite, la "mesure des différentes facultés de l'homme" (J.O. 23/02/1872) sera très utilisée par les médecins militaires pour les conseils de révision et la sélection des conscrits, aboutissant aux indices de Pignet chez le français et de Lefrou chez le noir. L' "*Antropometria militare*" de Rodolfo Livi (1895) publie les mesures et données relevées sur 250.000 soldats italiens.

Les études de Paul Godin, au Prytanée militaire de La Flèche, dominent l'anthropométrie de croissance. L'anthropométrie est encore pratiquée par les physiologistes, en médecine aéronautique et cosmonautique et par les psychologues de l'armée de l'air (tests psychométriques), ainsi qu'en démographie. Interventions du Pr Giudicelli et du Dr. Lellouch.

A l'issue de cette dernière communication, la séance est levée par le président A. Cornet, à 18 heures 30.

A. Lellouch

LIBRAIRIE CHAMONAL

5, rue Drouot - 75009 PARIS

☎ 47.70.84.87

FAX : 42.46.35.47

**ACHAT - VENTE
LIVRES ANCIENS**



LIVRES NEUFS SUR LES BEAUX-ARTS

catalogue sur demande

Jacques Léonard (1935 - 1988) *

par Jean PECKER **

“La médecine-science n’est jamais une spéculation isolable, elle est la médecine d’un contexte culturel ; de même la médecine-profession n’est jamais une réalité neutre, elle est la médecine d’un milieu socio-politique” (La médecine entre les savoirs et les pouvoirs).

Si, de l’oeuvre considérable de Jacques Léonard, il me fallait extraire une formule qui définit au mieux l’axe de sa pensée, c’est celle-ci que je retiendrais : car, au-delà de la pure richesse documentaire, elle permet de se convaincre de l’effort qu’a fait Léonard pour intégrer l’histoire de la médecine et des médecins au vécu général de l’époque étudiée.

Bien plus, lui qui n’était pas médecin, il ne s’est pas contenté de décrire la vie médicale de l’extérieur. Sans cesse, on le sent préoccupé d’analyser la pensée et les réactions du corps médical, ne laissant dans l’ombre aucun détail concernant son mode de vie, ses relations avec le pouvoir, sa participation aux grandes réformes au sein de différents organismes parlementaires ou par le truchement d’une presse professionnelle dont l’influence va grandissante. Aucun détail n’est exclu des études consacrées aux médecins du XIXe siècle : leur vie matérielle et leurs difficultés, leur comportement électoral, leurs révoltes, tout peut être trouvé dans le cours de l’oeuvre - et tout est remarquablement analysé. En outre, comment ne serions-nous pas remplis d’admiration pour la maîtrise dont Jacques Léonard fait preuve dans la manipulation des concepts et de la terminologie médicaux. Seule une analyse aussi pénétrante que la sienne lui a permis de vivre les grandes mutations, lorsque la médecine est passée de l’ère du discours au temps de l’efficacité. Preuve en est, en particulier, dans les chapitres consacrés à Pasteur, à Claude Bernard et à leurs contradicteurs.

Mais - il faut le redire - le contexte socio-économique n’est jamais absent de l’étude médicale et chaque progrès est générateur de dépenses, ou, au moins, de choix qui sont le fait du pouvoir politique. On ne parlait pas encore de “rationalisation des choix budgétaires” mais les contraintes existaient tout autant : quel est le prix pour la Nation d’une campagne de vaccination obligatoire, du raccordement aux égouts, de l’adduc-

* Eloge prononcé à la séance du 29 avril 1989 de la Société Française d’Histoire de la Médecine.

** Centre hospitalier et universitaire de Rennes. Chaire de clinique neuro-chirurgicale.

tion en eau potable ? *“L’hygiène se présente comme un discours sur le bien-être matériel et psychique : cette médecine politique est à la santé publique ce que l’économie politique est à la prospérité publique”*. Jusque dans les tous derniers écrits de Léonard, on trouvera exprimées ces préoccupations concernant l’hygiène publique.

Il ne faudrait pas restreindre, pourtant, les analyses de Léonard à cette exaltante période du microbisme, de Pasteur et de Lister. Une juste et large place est faite à la méthode anatomo-clinique dans la période prestigieuse qui s’écoule entre René-Théophile Laënnec et Georges Dieulafoy ; au début du démembrement des maladies mentales avec Pinel et Esquirol.

On quitte la période des discours creux et on dénonce avec Fourcroy (1794) “l’empirisme meurtrier et l’audacieuse ignorance... qui tendent de toutes parts des pièges à la douleur crédule”. Au XIX^e siècle, l’élite médicale se sent mandatée pour faire embrayer les savoirs sur les pouvoirs.

Pourquoi tant de lignes consacrées à la pensée de Jacques Léonard - et rien encore sur le personnage dont nous déplorons la disparition ? La discrétion était l’une des caractéristiques de notre Collègue. Il s’est éteint à Rennes le 1^{er} août 1988 ayant souhaité qu’aucune annonce officielle ne paraisse.

Né le 28 octobre 1935 à Sotteville-les-Rouen, il suivra bientôt son père, fonctionnaire, affecté à Falaise. C’est dans cette petite ville de Normandie que se dérouleront des études secondaires sans particularité.

Mais à Falaise, on ne peut suivre des études jusqu’au niveau souhaité par sa famille et plus encore par Léonard lui-même. La tradition familiale - qui nous a été révélée par Madame Jacqueline Léonard - veut que dès la première enfance, vers l’âge de quatre ans, il ait manifesté un intérêt plus particulier pour l’histoire. Le voici donc inscrit en classe préparatoire : hypokhagne au lycée Malherbe de Caen, khagne à Henri IV.

Après un succès obtenu au concours, il est admis à l’Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud.

Agrégé d’histoire en 1958, il est affecté à la Faculté des lettres de Rennes en 1963, en qualité d’assistant. Bien qu’il ne possède aucune attache bretonne, il se plaît et s’épanouit au sein de cette université où il trouve un milieu de travail actif et des sources documentaires nombreuses.

Car on peut dire sans exagération que toute l’existence de Jacques Léonard sera dorénavant axée sur la recherche. La lecture des notices nécrologiques de nos collègues disparus fait constater que, presque toujours, un paragraphe y est consacré à des activités de diversion : musicologues ou collectionneurs, peintres ou gastronomes, sportifs ou voyageurs... ils échappent pour quelques heures ou quelques jours à la linéarité de la vie professionnelle. Mais pour Jacques Léonard, la passion c’est la recherche et il n’y a pas place pour ce qui ne l’enrichit pas. Mieux vaut consacrer tout son temps à traquer l’erreur ou l’approximation en retournant aux sources. Et cet homme, si exquieusement courtois, est capable d’une vertueuse indignation lorsqu’il en débusque.

Travaux et recherches vont être à l’origine de son ascension universitaire qui le conduira à la fonction de professeur d’histoire contemporaine à l’Université de Rennes II.

Jacques Léonard se présente à nos yeux comme l’un des meilleurs spécialistes de la vie médicale provinciale en affirmant son intérêt plus particulier pour le XIX^e siècle.

Sa thèse de doctorat en histoire (1967) porte sur "*Les officiers de santé de la marine française de 1814 à 1835*". Ce travail, distingué par une grande médaille de l'Académie de Marine, traite du statut social et professionnel des médecins, chirurgiens et pharmaciens du Corps de la marine de guerre, décrit leur formation et leur contribution à la diffusion des connaissances médicales de l'époque.

En 1976, Léonard soutient devant l'Université de Paris IV sa thèse de doctorat ès lettres et sciences humaines : trois volumes faisant un total de 1.570 pages, publiés en 1978 sous le titre "*Les médecins de l'Ouest au XIXe siècle*". Ce travail considérable envisage tous les aspects de l'existence professionnelle et privée de 3.755 médecins civils ayant exercé dans six départements de l'Ouest (les cinq départements bretons et la Mayenne) entre 1803 et 1892.

"*La vie quotidienne du médecin de province au XIXe siècle*" (1977) étend ce type d'études socio-professionnelles à différentes régions de France, en soulignant divers aspects : naissance d'une protection sociale contre la maladie, modalités de l'exercice médical rural et vicissitudes de la confraternité médicale. L'année suivante, Léonard publie "*La France médicale au XIXe siècle*", histoire culturelle d'une profession "qui s'efforce de concilier les avantages de l'exercice médical et le prestige d'une mission sociale".

1981 verra la parution d'un ouvrage qui a bénéficié d'un grand succès d'estime : "*La médecine entre les pouvoirs et les savoirs*" : étude de cette période où s'établissent des connexions entre théories scientifiques, conceptions politiques et bouleversements sociaux. Les responsables des gouvernements écoutent le discours hygiéniste des médecins qui déborde bientôt sur la notion de bien-être matériel et moral. L'ascendant intellectuel de la science positive se transmet en un bio-pouvoir et permet au corps médical de parler de plus en plus fort sur le théâtre de la politique.

Il ne s'agit déjà plus dans ce livre de l'histoire stricte des médecins dans leur exercice professionnel. L'importance de l'hygiène et de l'amélioration du cadre de vie, une timide ébauche de médecine préventive et de médecine du travail laisse présager la maturation du dernier livre de l'auteur : "*Archives du corps : la santé au XIXe siècle*" (1986). L'air environnant, l'eau que nous utilisons, nos aliments, nos rythmes biologiques ne sont plus ceux qu'ont connus nos ancêtres et l'on peut s'interroger sur le mythe de l'âge d'or... pour le rejeter, tant l'hygiène, la médicalisation, la protection sociale ont, en définitive, bouleversé la qualité et la durée de la vie.

De nombreux articles parus dans diverses revues d'histoire, nationales ou régionales, s'intercalent entre les publications des livres que nous avons présentés. Cela va de l'étude des "*Soins corporels dans le journal de Jules Renard*" à "*L'histoire des débuts du Concours médical*" et au "*Malade imaginaire de Molière à Knock*"...

Notre collègue ne cherchait ni les honneurs ni les décorations. Mais il était toujours disponible pour apporter sa contribution à une étude qui servirait sa passion, l'enseignement de l'histoire. C'est tout naturellement que Monsieur Jacques Ruffié lui avait demandé de faire partie de la "Commission pour le développement de l'enseignement de l'histoire des sciences de la vie et de la santé" (1983). Je ne suis pas en mesure de vous révéler dans quel cartonnier du Ministère de l'Education repose, probablement à titre définitif, l'excellent rapport de cette Commission.

A un tout autre échelon, plus modeste, j'ai personnellement trouvé auprès de Jacques Léonard une collaboration - combien efficace et amicale - lorsque j'ai pris l'initiative de faire revivre à l'Université de Rennes I un enseignement de l'histoire de la médecine et de la santé.

Je voudrais éviter, car ce ne serait pas conforme au mode de pensée de cet homme discret, de parler du temps de sa maladie et du chagrin de ses amis.

Madame Jacqueline Léonard m'a néanmoins autorisé à vous donner lecture de cette notice nécrologique, pensant que son mari l'aurait acceptée pour la Société Française d'Histoire de la Médecine à laquelle il se sentait très attaché.

J'ai, en notre nom, assuré Madame Léonard, professeur de lettres, et ses deux fils, étudiants, de la place que Jacques Léonard avait tenu dans notre discipline et de la pérennité de notre souvenir.

Une gloire quercynoise oubliée, le Dr. Vieussens, l'un des plus grands anatomistes et médecins français de l'époque classique (1641 - 1715) *

par André ROLE **



Raymond Vieussens Con. et Medecin du R.

Médecin et historien de la médecine, je connaissais le nom de Raymond Vieussens. Je gardais souvenance en particulier des formations anatomiques du système nerveux central auxquelles son nom demeure attaché. Je n'ignorais pas non plus qu'il fut l'un des premiers anatomistes et l'un des rares bons cliniciens de son temps.

Par contre, je ne savais pas que cette gloire médicale internationale était originaire du Lot.

J'ai pu constater que je n'étais pas le seul dans la province du Quercy. Même dans son village natal, Le Vigan, modeste chef-lieu de canton de l'arrondissement de Gourdon, il est pratiquement inconnu.

Il faut souligner que, durant plus de trois siècles, le lieu et la date de sa naissance furent sujets à contestation. C'est mon cher collègue, M. Jean Lartigaut, président de la Société des Etudes du Lot, qui a attiré mon attention sur les

* Communication présentée à la séance du 29 avril 1989 de la Société Française d'Histoire de la Médecine.

** Le Mas. Sainte Alauzie, 46170 Castelnau Montratier.

origines lotoises de Raymond Vieussens. Ce grand érudit local est avant tout un médiéviste passionné. S'il s'est intéressé au savant médecin, c'est que sa mère est native du Vigan.

Il y a une dizaine d'années, il avait contribué à redresser une erreur de poids concernant les origines de Vieussens. Il avait lu un article : "Rouergats académiciens" paru dans la *Revue du Rouergue* (n° 132, 1979) et signé de M. P.E. Vivier qui affirmait l'appartenance rouergate de Vieussens. D'après l'auteur, celui-ci serait né au village de Vieussens dont le seigneur, colonel tué au siège de Barcelone, était son père.

M. Vivier avouait toutefois n'avoir pu trouver trace de cette localité dans le "*Dictionnaire des lieux habités du Rouergue*" (1).

Cette lecture avait provoqué une vive réaction de la part de M. Lartigaut. Il se souvenait, en effet, que son grand-père lui avait raconté qu'il avait assisté à une manière d'autodafé de paperasses anciennes dans la maison natale de Vieussens, au Vigan, où elle existe encore. Il y avait parmi ces papiers des écrits de la main de Vieussens probablement sans grand intérêt. Quelques-uns échappèrent aux flammes et M. Lartigaut put les retrouver aux Archives départementales du Lot à Cahors (Archives de Mlle Desbirons) (2). Il put consulter une procure signée de Raymond Vieussens qui donnait à M. Camy, avocat, le pouvoir de régler les droits de succession qui pourraient lui revenir de la succession de son aîné, Jacques Vieussens, mort intestat.

D'autre part, il eut entre les mains le dénombrement des maisons du Vigan de janvier 1726 et put noter : "... n° 57, Jacques Vieussens, maison de haut et bas, trois chambres plus une chambrette et une boutique de "mareschal", sur la rue allant à la barrière. Valeur locative 12 livres". Notre collègue précise que la maison a belle allure et que sa valeur locative était l'une des plus élevées du village. C'est dans cette demeure que mourut en 1674 Jean Vieussens, frère de Raymond et qualifié de chirurgien. En 1684, c'est un François Vieussens qui s'y éteindra. C'était fort probablement le père du savant.

Toutes ces données ont poussé M. Lartigaut à réfuter les détails erronés donnés par M. Vivier. Le directeur de la revue fut obligé de rétablir la vérité dans un numéro ultérieur (n° 133, 1980).

S'il est vrai que de nombreux biographes aient reproduit, sans examen, les erreurs du professeur J. Astruc (3), dès 1937 notre collègue Louis Irissou, alors vice-président de la Société Française d'Histoire de la Médecine (section de Montpellier), dans son article "*A propos d'une lettre de Vieussens*", donnait des renseignements exacts sur l'état civil du savant, renseignements tirés des registres d'immatriculation de la Faculté de Montpellier (4). Ils y sont toujours disponibles. On peut lire successivement, tracés de la main de Vieussens : a) Baccalauréat en médecine "*Ego Raymondus Vieussens, Vicanensis*". b) Licence : "*Raymondus Vieussens Vicano*". c) Doctorat : "*Raymondus Vieussens e Vicano apud Cadurcos*" (5).

Enfin, notre collègue et ami, le Dr Louis Dulieu, grand historien de la médecine, a publié en 1967 dans la revue "*Monspeliensis Hippocrates*" (6), un bel article biographique dans lequel il établit définitivement les origines quercynaises de Vieussens.

Si la consultation des registres paroissiaux du Vigan permet de relever sur plus de deux siècles un nombre assez considérable de Vieussens dont beaucoup sont qualifiés

de chirurgiens, si l'un deux, Jean, curé de Mayronne (Lot) est cité par le chanoine Sol (7) "comme réfractaire, vivant caché dans son pays natal" et que l'on retrouve un dernier Vieussens en 1846, chirurgien lui aussi, il nous a été impossible de retrouver trace du baptême de Raymond. *

Les auteurs lui attribuent pour date de naissance tantôt 1635, tantôt 1641. M. Dulieu penche pour 1635, mais pense que cette date n'est qu'approximative car elle est tirée de l'acte de décès du savant survenu le 16 août 1715 où il est dit "âgé d'environ 80 ans" (8).

Par contre, on découvre le nom de son père François "bourgeois du Vigan", de sa mère Anne Barrié et de quelques-uns de ses frères et sœurs (9).

Il nous reste à apprendre aux lecteurs lotois pourquoi ils peuvent être fiers de compter Raymond Vieussens au nombre de leurs compatriotes.

Sa jeunesse est mal connue. Sa famille fut certainement assez riche pour l'envoyer faire ses études secondaires au collège de Rodez, puis sa médecine à la Faculté de Montpellier. Il s'y fit inscrire en 1669 et fut reçu bachelier le 24 décembre 1669, licencié le 19 juillet 1669 et docteur le 9 octobre 1670. Cette rapidité s'expliquerait si l'on partage l'hypothèse de M. Dulieu qui pense qu'il aurait pu commencer ses études à la Faculté de médecine de Cahors, ce qui est invérifiable par suite de la dispersion ou de la destruction de ses archives (10).

Ce qui est sûr, c'est que le jeune homme se fit très vite connaître pour un médecin de qualité. Moins d'un an après son doctorat, il fut nommé médecin de l'hôpital Saint-Eloi, le plus important de Montpellier. Il avait, en outre, l'avantage d'être le mieux pourvu en sujets de dissection. En avril 1679, Vieussens en devint médecin-chef. Il y consacra la majeure partie de sa carrière. Bien des gens se sont étonnés de ce que le Quercynois ne se fut jamais présenté à un concours qui aurait pu lui valoir une chaire de professeur. L'explication est facile quand on sait que Vieussens était avant tout un chercheur. L'hôpital Saint-Eloi lui offrait bien plus de temps et d'occasions pour ses recherches qu'un poste d'enseignant.

Le 23 avril 1678, Vieussens fit un beau mariage. Il épousa à Aigues-Mortes Elisabeth Peyret, fille de feu Guillaume et de Bernardine Jacquet. Guillaume avait été un haut fonctionnaire, conseiller et procureur du Roy aux Gabelles d'Aigues-Mortes (11). Il devait être fort riche, car Vieussens qui n'était que médecin à plein temps à Saint-Eloi, put mener un grand train de vie tout en élevant douze enfants qui tous firent de belles carrières.

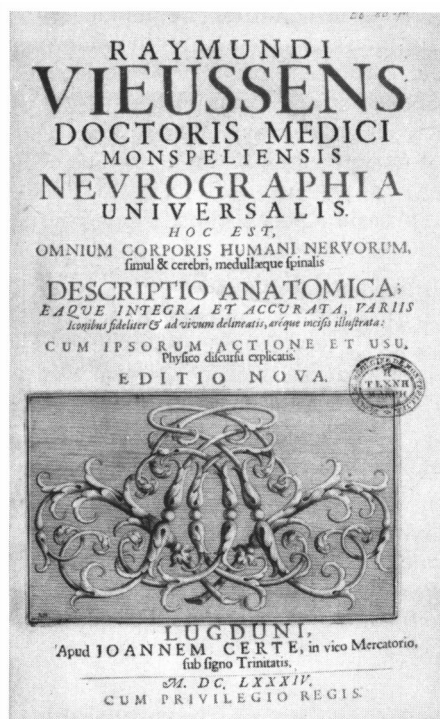
L'aînée de ses filles, Bernardine, épousa Antoine Deidier, professeur renommé de la Faculté de Montpellier. Elle était née en 1679.

Deux de ses fils, François-René et Daniel-Louis, furent médecins du Roi. L'aîné fut admis comme pensionnaire de l'Académie royale des sciences dans la section de botanique, mais il en fut exclu pour "négligence". Par la suite, on le vit devenir un très haut personnage : Grand trésorier de France à Montpellier, Général des finances, Grand voyer, Commissaire du Roi aux Etats du Languedoc, etc... En somme, un brillant transfuge de la médecine !

Si l'essentiel de la carrière de Raymond Vieussens se déroula à Saint-Eloi, il fit de nombreux séjours à Paris. En 1691, remplacé par son ami Jean Verny, il prit le chemin

de Paris où l'appelait Mademoiselle de Montpensier, la célèbre héroïne de la Fronde : elle venait de perdre son médecin. Par son ami de Vardes qui se louait des bons soins qu'il en avait reçus, elle entendit chanter les louanges de Vieussens. Elle lui offrit de devenir son médecin, ce qu'il accepta. La place devait être bonne car le Quercynois l'occupa jusqu'en 1693, date de la mort de la princesse. Durant cette période, il fut nommé médecin du Roi avec une rente annuelle de mille livres. En dépit de l'animosité que nourrissaient les médecins parisiens à l'égard de leurs confrères montpelliérains, Vieussens réussit à se faire apprécier des gens en place. Ses travaux et ses succès de thérapeute lui valurent le titre de correspondant de l'Académie des sciences (1684), puis celui de titulaire (1708). Entre-temps, la Société médicale de Londres lui avait offert un fauteuil. Ces honneurs étaient parfaitement justifiés par la valeur exceptionnelle des travaux de celui qui en était le bénéficiaire.

L'oeuvre de Vieussens est très abondante. Elle comprend de nombreux livres imprimés de son vivant, des communications aux sociétés savantes, des lettres à des confrères et à des amis et un ouvrage posthume "*Histoire des maladies internes*" que nous devons à la piété filiale et à l'admiration de son petit-fils, Daniel Vieussens, docteur de la Faculté de médecine de Montpellier qui la fit paraître à Toulouse en 1773-1774 (12).



Son premier livre, un chef-d'oeuvre, porte un titre verbeux selon l'usage de l'époque : "*Neurographia universalis, hoc est omnium corporis humani nervorum simul et cerebri medullaeque spinalis, descriptio anatomica, eaque integra et accurata, variis iconibus illustrata, cum ipsorum actione et usu physico discursu explicatis*" (Monographie universelle du système nerveux où se trouve la description anatomique de tous les nerfs du corps humain, aussi bien ceux du cerveau que ceux de la moëlle épinière, rédigée avec soin et intégrité, ornée d'une riche iconographie et accompagnée d'explications sur leur fonctionnement tirées de la pratique et des expériences). Cet ouvrage, édité à Lyon chez Certe, connu au moins sept rééditions. Superbe in-quarto de 252 pages, son illustration claire et précise est d'une beauté qui rappelle celle de l'"*Iconographia anatomica*" de Vésale.

Jusqu'à Vieussens, l'anatomie du système nerveux avait été assez négligée. Quelques temps avant la parution de la "*Neurographia*", Willis avait fait faire

quelques progrès en la matière (13). C'étaient surtout les nerfs crâniens et rachidiens dont l'étude n'avait jamais été abordée sérieusement. Les médecins prétendaient qu'elle était pratiquement impossible. Vieussens l'entreprit et connut une réussite complète.

Sa description des nerfs est si parfaite et si complète qu'à peu de détails près, elle est encore valable. Il découvrit plusieurs formations cérébrales dont certaines portent encore son nom : le centre ovale, la valvule, l'anse sympathique, les olives bulbaires, etc... Ce chef-d'oeuvre peut être considéré comme l'une des bases de la neurologie moderne. Vieussens mit douze ans pour le rédiger et recourut pour ce faire à 560 autopsies.

Par la suite, il publia un "*Traité de la structure de l'oreille*". A peu près à la même époque, Valsalva faisait paraître un ouvrage sur le même sujet où se remarquent des découvertes semblables à celles décrites par Vieussens. Le Quercynois accusa son confrère de plagiat et lui adressa de nombreuses lettres de reproches demeurées sans réponse. M. Dulieu pense que les deux savants, comme cela arrive souvent, avaient fait en même temps les mêmes découvertes (14).

On peut également considérer Vieussens comme un pionnier de la cardiologie. Il s'intéressa au coeur et aux vaisseaux et fut le premier à découvrir la continuité entre artères et veines. Après Malpighi, il fut le premier médecin français à utiliser le microscope (15).

Son "*Traité nouveau de la structure du coeur et des causes de son mouvement naturel*" a beaucoup de valeur pour l'époque. Il y décrit les valvules cardiaques et leur fonctionnement. Dans cet ouvrage, on peut admirer la description "princeps" d'un cas d'insuffisance aortique qui pourrait encore servir de modèle à nos internes. Elle est écrite en un style sobre et précis. Elle concernait un malade de trente-cinq ans qui succomba à sa maladie et dont Vieussens fit une minutieuse autopsie. Raymond Vieussens semble bien être le premier médecin à avoir décrit la maladie athéromateuse.

Après sa "*Nevrographia*", le livre qui donne la meilleure vue d'ensemble sur le génie de Vieussens, est son "*Histoire des maladies internes*", livre posthume publié par son petit-fils Daniel. Il est remarquable par ses nombreuses observations cliniques, complétées, le cas échéant, par le procès-verbal des autopsies pratiquées. Les symptômes sont décrits avec netteté. La thérapeutique a le mérite d'être raisonnable et prudente ! L'auteur, excellent clinicien, bon pathologiste, se montre comme l'ancêtre des médecins anatomo-cliniciens qui feront la gloire de la médecine française dans la première moitié du XIXe siècle.

Il est dommage pour sa gloire posthume qu'il ait eu l'imprudence de se lancer dans la chimie médicale, pensant qu'il lui devrait l'immortalité ! Or, elle sortait à peine des cornues de l'alchimiste. En 1688, il publia deux dissertations, la première concernant l'extraction d'un "sel acide du sang", la seconde "la proportion de quantité des principes sensibles du sang". Il affirmait avoir trouvé ses quatre principes : phlegme, soufre, sel et terre ! Il insistait sur l'importance de son fameux "sel acide". Mais, dans le même temps, Pierre Chirac (16), professeur à la Faculté de Montpellier, prétendait avoir découvert cet acide avant lui. Il en résulta une solide brouille entre les deux hommes qui divisa les médecins de Montpellier en deux camps hostiles. Cette querelle sans fondements réels dura des années. En réalité, les deux rivaux avaient tort. Leur prétendue découverte n'était qu'une illusion. Le sel acide décrit n'avait jamais existé dans le sang circulant. Un de leurs collègues, âgé de dix-huit ans, déjà célèbre, Jean

Astruc, démontra que ce sel n'était qu'un "arte fact" dû au mélange d'un "bol" au sang prélevé sur des cadavres (peut-être dans le but de le conserver ou de le fluidifier). Il ne semble pas que les antagonistes se rendirent de bonne grâce aux conclusions d'Astruc. Cette stupide bataille eut des conséquences assez fâcheuses pour Vieussens. Chirac était très puissant ; médecin du Roi dont il avait l'oreille, il jouissait de hautes relations. La majorité des médecins de Montpellier prit parti pour Chirac. Il tomba en défaveur auprès de la Faculté, ce qui explique son refus d'assister en corps et en habits aux obsèques de leur confrère lorsqu'il mourut en 1715. Elle se contenta d'envoyer un simple délégué. La Faculté mettra cinquante-huit ans pour réparer son injustice à l'égard d'une des gloires de l'Ecole montpelliéraine. Vieussens dut cette réhabilitation tardive à son petit-fils Daniel qui, à l'occasion de la parution par ses soins de l'oeuvre posthume de son grand-père (1773-1774), offrit à la Faculté un superbe portrait à l'huile de celui-ci. Il fut accepté avec joie. On peut l'admirer dans la salle du conseil de la Faculté, au sein des professeurs du XVIIIe siècle, bien qu'il n'eut jamais fait partie du corps enseignant.

Nous ne pouvons mieux terminer ce modeste article qu'en citant notre ami L. Dulieu :
"... Raymond Vieussens, grâce à son infatigable travail, a contribué à l'évolution de la science médicale de son temps, laissant loin derrière lui bien des professeurs plus qualifiés que lui pour maintenir haut le prestige de la médecine montpelliéraine. Son nom restera à jamais fixé à l'histoire de l'anatomie".

NOTE

* Les archives paroissiales du Vigan vont de 1598 à 1790. Il y a un "manque" pour les années 1638-1657.

BIBLIOGRAPHIE ET SOURCES

- (1) VIVIER P.E. "Le Rouergue et l'Académie". Raymond Vieussens, Rouergat d'origine. *Revue du Rouergue*, n° 132, 1979 et n° 133, 1980.
- (2) Archives Mlle Desbirons, in : *Archives départementales du Lot*, série J. Fonds Camy-Coson, liasse 15, n° 5 et Correspondance de M. Lartigaut avec l'auteur.
- (3) ASTRUC J. Mémoires pour servir à l'histoire de la Faculté de médecine de Montpellier.
- (4) IRISSOU L. "A propos d'une lettre de Vieussens", in : *Bulletin de la Société Française d'Histoire de la Médecine*, 31, 1937, 310-315.
- (5) Archives de la faculté de médecine de Montpellier, 21 F 13 1°.
- (6) DULIEU L. "Vieussens, in : *Monspelliensis Hippocrat.*, 10, 1967, 9-26.
- (7) Chanoine SOL. "Le clergé du Lot sous la Terreur fructidorienne" (Edouard Champion, Paris, 1921, p. 77).
- (8) Archives municipales de Montpellier. Registres paroissiaux de N.D. des Tables GG. 246, F° 246, p. 137.

- (9) Registres paroissiaux du Vigan (Lot) de 1598 à 1638 et de 1657 à 1790.
- (10) Archives de la faculté de médecine de Montpellier, 21 f° 1, 13 r° et 55.
- (11) Archives départementales du Gard. Monard notaire, II 2 172, F° 147 v°.
- (12) Lettre des chanceliers et vice-chanceliers de la faculté de Montpellier (Barthez, Lamure, Gouqn du 13 novembre 1773 à Daniel Vieussens) (citée par L. Dulieu).
- (13) WILLIS Th. Cerebri anatome, cui accessit nervorum descriptio et usus (Londres, 1664).
- (14) DULIEU L., Op. cit., p. 18.
- (15) Ibid. p. 19.
- (16) CHIRAC P., professeur à la faculté de médecine de Montpellier (1650-1732).

OUVRAGES CONSULTÉS

- DUCUP de SAINT-PAUL, M.H. Vieussens et l'anatomie de l'oreille. *Thèse de médecine, Montpellier*, juin 1981, n° 258.
- KELLET Ch. E. Raymond Vieussens' experiments and relfections : a lecture in the series *History of the clinical sciences*, given in department of anatomy, school of medicine of California, Los Angeles, 1961.
- KELLET Ch. E. The life and work of Raymond de Vieussens. *Ann. med. hist. or.*, Ser. 3-4, 1942, 31-54.
- KELLET Ch. E. Raymond de Vieussens on mitral stenosis. *Brit. heart J.*, 21, 1959, 440-444.

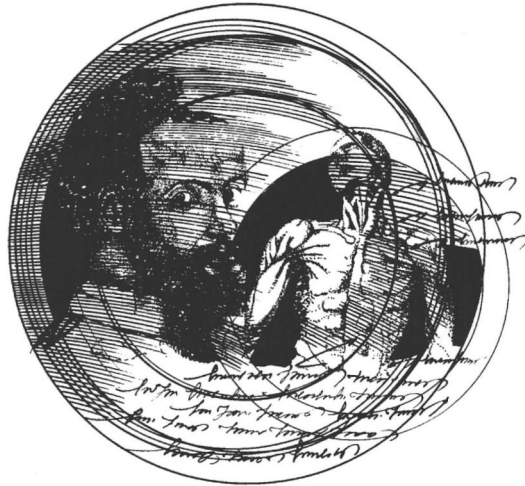
SUMMARY

The writer gives a few unpublished considerations about the place and date of birth of the great anatomist and french doctor, Raymond Vieussens, born at Le Vigan (Lot) around 1640, who died in Montpellier in 1715.

The author points out that this particularity unknown person ality in his native country was indubitably one of the greatest french doctors in the XVIIth century.

With a brief reading of his works, we may admit that Vieussens is the father of the nervous system anatomy as we still know it novadays and that he was the forerunner of the anatomo-clinic method, glory of the french medicine a hundred years after the death of this montpellierian master. He knew glory during his life : Académie des sciences, Société médicale de Londres, head-physician of Saint-Eloi hospital of Montpellier, physician of Mlle de Montpensier, finally King's doctor.

SOCIETAS BELGICAS HISTORIAE MEDICINAE



XXXIIe CONGRES
INTERNATIONAL D'HISTOIRE
DE LA MEDECINE

2-8 septembre 1990

anvers, belgique

Président :
Jean-Pierre Tricot

Secrétariat général :
Robrecht Van Hee, M. D.
Flamingolaan 4
B-2610 Antwerp/Belgium

Estienne de La Rivière, anatomiste précurseur de la Renaissance, malheureusement oublié *

par Jacques FOSSARD **

Abordons, si vous le voulez bien, la biographie incomplète d'Estienne de La Rivière.

L'homme nous paraît mystérieux, mais il ne devait pas l'être à son époque, bien au contraire. Il devait même avoir une réputation bien établie. En effet, Charles Estienne, médecin sérieux et réputé, grand bourgeois de la famille notable des imprimeurs, qui en plus est esthète, artiste et poète, malheureusement protestant et mauvais gestionnaire... (il finira en prison), rêve en ce début de Renaissance d'un beau, très beau livre d'anatomie. Et pour cela, tout en restant le maître d'oeuvre, il va s'entourer des meilleures compétences ; c'est ainsi qu'il s'adresse non pas à sa famille directe pour l'édition mais à son beau-père, le célèbre Simon de Colines, le grand spécialiste des meilleurs livres de médecine et qui surtout est en rapport avec les graveurs les plus qualifiés de l'époque : atelier Geoffroy Torry dont on retrouve l'estampille, la croix de Lorraine, sur certaines images, mais aussi François Jollat qui lui aussi laisse son sigle. D'autres ne sont pas signées.

Cet auteur minutieux ne va vraisemblablement pas s'adresser à n'importe qui pour ses dissections, dissections qu'il dirige mais que ne saurait faire un maître de la médecine. Il choisit donc un barbier et je pense qu'il le choisit en toute connaissance de cause.

La collaboration se poursuit heureusement jusqu'au jour où Estienne de La Rivière apprend que son nom ne sera pas mentionné. Cet homme, et nous aurons l'occasion de le reconnaître, a une forte personnalité et une solide culture, car il a le désir d'être admis parmi les chirurgiens qui, à l'époque, doivent connaître le latin.

Il s'ensuit un procès : appel à la cour en 1539, commission nommée par le parlement en 1541. On ignore le résultat de l'enquête, mais Estienne de La Rivière obtient, au moins par accord tacite, la présence de son nom au frontispice de l'ouvrage (fig. 1). Ainsi, celui-ci qui devait paraître avant le travail de Vésale ne sera édité qu'après.

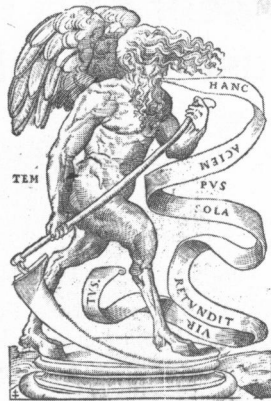
* Communication présentée à la séance du 29 avril 1989 de la Société Française d'Histoire de la Médecine.

** 149, route de Cagnes, 06140 Vence.

La dissection des parties du corps

humain diuifée en trois liures, faitz par Charles Estienne
docteur en Medecine: avec les figures & declaratiō des in-
cisions, compofées par Estienne de la Riuiere Chirurgien.

*Le Gardien du Brethre, a St. Barthelemy
De la Sœur dequel Madame Noel se lay achete
au mois d'Avril mil six cents quatrevingt trois Paris*



Imprime a Paris, chez Simon de Colines.

1 5 4 6

Aucc priuilege du Roy.

Figure 1

I/ - Autobiographie

De son autobiographie, je n'ai que des bribes glanées dans les travaux de Mlle Paule Dumaître.

Le nouveau chirurgien gagne rapidement ses galons. Il est aussi l'ami intime d'Ambroise Paré. Il est même, avec un autre chirurgien, témoin à son mariage. Lors de l'hémostase de M. de Rohan, ils confrontent leurs avis. Ils durent avoir de fréquentes conversations et échangèrent peut-être des lettres, mais il n'en reste rien.

Une autre intervention d'Estienne de La Rivière est remarquable. Il "manigance" véritablement, et c'est bien le mot, l'élection de son ami, vulgaire barbier mais de grande renommée. Auparavant, il était intervenu contre un arrêt du parlement interdisant aux chirurgiens et barbiers-chirurgiens de faire des dissections hors de la présence d'un médecin qui commenterait l'anatomie. Peut-être était-il un syndicaliste avant l'heure ?

Mais un problème se posait pour le maître de Laval qui ignorait le latin. Une méthode "assimil" avant la lettre et surtout un jury bienveillant, dont le président était justement Estienne de La Rivière, facilitèrent les choses.

Plus tard, Ambroise Paré est victime d'un accident. D'abord soigné localement, il gagne ensuite Paris et fait appel à son ami, devenu comme lui chirurgien du Roi. La convalescence fut longue, mais heureuse.

Juillet 1568 est triste pour Ambroise qui apprend la mort de son confrère.

La pugnacité de ce dernier allait entraîner une suite posthume et satyrique. Un hommage à Ambroise Paré fut vilipendé, et le docteur Le Paulmier, couard, chargea un anonyme barbier de cette intervention dégradante et injurieuse.

II/ - Iconographie

Mais notre principal propos est de souligner la part d'Estienne de La Rivière dans ce livre si discuté.

Les squelettes ne sont pas tous du même auteur, même si le montage a été fait par Estienne de La Rivière, comme c'était d'ailleurs la coutume (1).

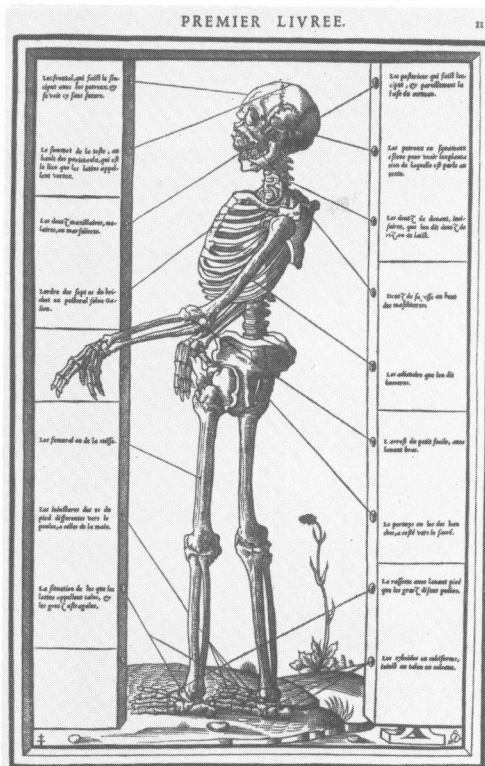


Figure 2

Le sigle de notre dissecteur (S.R.) Stephanus Rivierus apparaît sur la droite, suspendu à un arbuste.

Le second squelette, de profil (fig. 2), porte une marque différente, une croix de Lorraine et un autre signe : le symbole du mercure, celui de Jollat. Il est nettement mieux dessiné, traduisant la qualité du graveur. D'autres suivent, signés ou non, dont certains à la croix de Lorraine, ce qui ne signifie nullement qu'ils sont de Torry, car celui-ci possédait un atelier.

Je passerai sur les autres squelettes, sauf sur celui de la page 96 (2) qui montre l'aspect simiesque et galénique du fémur. L'arthrologie est de bonne qualité. Notons que Charles Estienne décrit les synoviales.

On a dit beaucoup de mal de la myologie. Elle est loin d'avoir la valeur artistique de celle de Vésale, et pourtant elle est bien plus didactique, utilisant le trait qui donne la ligne de force des fibres et qu'ont retrouvé nos maîtres, professeurs, prospecteurs, aides d'anatomie dans leurs dessins au tableau.

Les écorchés sont souvent tristes, surtout si on les compare à ceux de Berengario da Carpi, mais sculpturalement on ne peut rien leur reprocher, si l'on s'en tient à l'anatomie de l'époque. Certains subissent l'influence maniériste.

La neurologie est assez simpliste, mais souvent très belle notamment dans un dessin plein de friselis. Les plexus des membres sont ébauchés, mais ils ne sont guère supérieurs dans Vésale. Par contre, Léonard de Vinci nous donne un dessin remarquable.

Il faut reconnaître à Charles Estienne une bonne étude des nerfs sacrés, du sympathique, du phrénique, du trijumeau. Il souligne les connexions de l'hypoglosse et des deux premières paires cervicales. Il note enfin le caractère différent que prennent les nerfs quand ils pénètrent dans les muscles.

La circulation qu'il décrit est totalement galénique. Pourtant, il aurait trouvé les valvules veineuses pressentant leur rôle. Il a vu l'origine des veines hépatiques. Enfin, il décrit les ganglions lymphatiques et a observé les vésicules séminales.

Dans tous ces travaux, la participation d'Estienne de La Rivière a du être importante.

Les vues du crâne sont curieuses car elles sont très petites par rapport à l'ensemble de l'image (fig. 3).

La qualité du contenu thoracique ou intestinal est variable, parfois simpliste ; d'autres fois assez recherché, mais il n'est pas comparable à celui de Vésale.

Ce qui étonne souvent, c'est la déformation, les difformités dans des planches dessinées par de grands maîtres.



Figure 3

Dans les oeuvres représentant les hommes, le décor est recherché mais avec les femmes, ce véritable metteur en scène va donner libre cours à son imagination, s'inspirant de Berengario da Carpi, du Primatice, du Rosso dont il copie les Narcisses. Nous voyons encore Diane et ses jumeaux. Mais le plus célèbre est "l'arrière-faix" inspiré par la gravure "Vénus et l'amour" de Périno del Vaga (fig. 4). D'autres scènes introduisent des déesses comme Cérès ou Proserpine...

Il faut admirer la dextérité d'Estienne de La Rivière qui dans ces fenêtres anatomiques arrive à insérer des organes. Il parseme parfois le sol d'instruments de chirurgie.

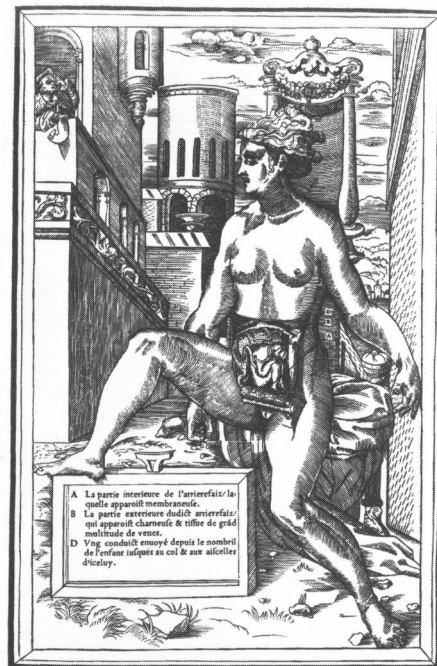


Figure 4

Dans la dernière partie de l'ouvrage on trouve de petits dessins dus au seul Estienne de La Rivière.

On notera au centre une moëlle épinière et Charles Estienne aurait découvert le canal épendymaire. En bas, un schéma évoque les mouvements de la tête. A gauche, de bonnes dissections d'yeux. Notons que Charles Estienne a reconnu l'accolement des nerfs optiques, mais non leur entrecroisement. Enfin, toute une série de schémas musculaires simples pour expliquer l'implantation des fibres, leur direction et de ce fait, leur action. Mais ils sont loin d'avoir la qualité de ceux de Vésale.

En conclusion, on peut dire qu'Estienne de La Rivière fut un membre distingué du collège des chirurgiens, un anatomiste minutieux et qu'enfin, il est peut-être l'un des précurseurs du schéma anatomique, au moins en ce qui concerne les muscles.

NOTES

- (1) Il existerait une préparation de Vésale à Bâle et peut-être une autre à Reims.
- (2) Réédition de Strasbourg.

BIBLIOGRAPHIE

- BINET J.L. Dessins et traités d'anatomie. Introduction de P. Descargues, Paris, Ed. du Chêne, 1980.
- DEZEIMERIS J.E. Dictionnaire historique de la médecine ancienne et moderne (article Ch. Estienne), tome II, 1834.
- DUMAÎTRE P. Ambroise Paré, chirurgien de quatre Rois de France. Paris, Perrin, 1986.
- ESTIENNE Ch. La dissection des parties du corps humain avec les figures et déclarations des incisions, composées par Estienne de La RIVIERE. Paris, Simon de Colines, 1546 (Réédition de Strasbourg, 1970) *.
- HAHN A., DUMAÎTRE P., SAMION-CONTET J., Histoire de la médecine et du livre médical. Paris, O. Perrin, 1962 ; Pygmalion, 1978.
- HUARD P. Léonard de Vinci. Dessins anatomiques. Paris, Da Costa, 1968.
- SAUNDERS J.B. de C.M., O'MALLEY Ch. D. The illustrations from the works of Andreas Vesalius... Cleveland a. New York, the world publ. Cy, 1950.

* J'ai travaillé essentiellement sur cet ouvrage, mais notre éminent secrétaire général Alain Ségal m'a signalé l'existence à la réserve de la B.N. de l'exemplaire du Roy. Celui-ci est rehaussé de couleurs au pochoir qui en font un livre inestimable.

SUMMARY

Estienne de La Rivière, unknown anatomist in the Renaissance period, friend of Ambroise Paré and a very active member of the College of Surgeons, has drawn the dissected body parts of Charles Estienne's work of art. A lawsuit opposed both authors, which delayed the publication of the book until after Vésale's publication, even though it had been written before.



Éloge de Ming Wong (1926 - 1989) *

par Jean THÉODORIDÈS **

Avec le décès de Ming Wong survenu le 27 janvier 1989 après une lutte héroïque de plusieurs années contre ce qu'il est pudiquement convenu d'appeler "une longue maladie", notre Société perd un de ses membres les plus éminents et ses collègues un ami charmant.

Né à Paris le 31 mars 1926 de parents chinois d'origine cantonaise, Ming Wong y fit ses études secondaires, puis fut diplômé de l'Ecole Nationale des Langues Orientales (1945-1948) (1), licencié ès-lettres (1953), obtenant également un diplôme de biologie au Conservatoire national des arts et métiers (1956) qui lui sera plus tard d'une grande utilité pour ses travaux sur la matière médicale chinoise.

Il fit ensuite une rencontre décisive pour sa carrière : celle du professeur Pierre Huard, ancien doyen de la Faculté de médecine d'Hanoï qui, de retour d'Indochine, le prit comme collaborateur pour ses travaux sur la médecine et la science en Extrême-Orient (Chine, Japon, Vietnam).

M. Wong fut tout d'abord assistant à la Faculté de médecine et de pharmacie de Rennes (1957), puis rattaché à celle de Cochin-Port-Royal, à Paris (1968), lorsque le professeur Huard y fut nommé. Ils publièrent ensemble cinq livres sur la Chine et la médecine chinoise de 1959 à 1974 et un sixième sur la médecine japonaise en collaboration avec le professeur Z. Ohya. On en trouvera la liste à la fin de cet éloge.

* Eloge prononcé à la séance du 24 juin 1989 de la Société Française d'Histoire de la Médecine.

** 16 square Port-Royal, 75013 Paris.

On leur doit également de très nombreux articles traitant non seulement des sciences et de la médecine, mais également de l'histoire des techniques comme en témoigne l'édition d'un album de l'époque Ts'ing consacré à la fabrication de la porcelaine (*Arts Asiatiques*, 9, 1962-63, 60 p., 30 pls.).

En 1970, M. Wong entra au CNRS où il fut successivement attaché, chargé, puis maître de recherche (1975) ayant reçu en 1974 la médaille de bronze décernée par cet organisme.

En 1972, 1978, 1982, il effectua trois voyages d'étude en Chine accompagné de médecins français s'intéressant à la médecine traditionnelle chinoise dont les domaines les plus importants sont l'acupuncture et la matière médicale traditionnelle.

L'oeuvre scientifique de Wong est considérable comprenant treize livres et plusieurs centaines d'articles dont la seule liste de leurs titres occuperait une dizaine de pages.

Ses premières recherches concernent la matière médicale chinoise à laquelle il consacra ses deux thèses de doctorat ès-lettres : d'Université (Rennes, 1957) et d'Etat (Tours, 1969).

Dans la première intitulée : "*Contribution à l'histoire du développement de la matière médicale chinoise*", il donnait tout d'abord un aperçu des rapports entre matière médicale et médecine chinoise et de ses relations avec l'alchimie, la diététique, la botanique et l'agriculture. Il examinait ensuite l'évolution de la matière médicale aux diverses époques de la civilisation chinoise (Han, Souet et T'ang, Song, Kin-Yuan, Ming, Ts'ing).

La seconde partie est consacrée au *Pen ts'ao kang mou* de Lie Che-Tchen (1518-1593), dont il donna une étude exhaustive en inventoriant les exemplaires connus dans les principales bibliothèques mondiales (Asie, Amérique, Europe) et donnant la liste des médicaments empruntés aux trois règnes de la nature (minéraux, végétaux, animaux) et leurs propriétés pharmacologiques.

Il reprit tout ceci beaucoup plus en détail dans sa thèse d'Etat, dont seule la partie consacrée à la matière médicale végétale a été imprimée (*Journal d'agriculture tropicale et de botanique appliquée*, Tomes 15 à 17, 1968-70, 301 p., 114, pls.). Ce travail exemplaire par son iconographie détaillée, précise et exacte, est aussi utile aux historiens de la botanique qu'à ceux de la médecine et de la pharmacie.

Ming m'avait demandé de collaborer pour l'édition de la partie zoologique du *Pen ts'ao kang mou* que nous n'avons pas eu, hélas, le temps de terminer.

Il en republia la partie botanique sous le titre de *La médecine chinoise par les plantes* qui eut deux éditions (1976, 1977) rapidement épuisées.

Par la suite, M. Wong devait donner des éditions françaises d'ouvrages de base de la médecine chinoise classique : *le Shang Hang Lun* (1983), *Les massages en médecine traditionnelle* (1983), enfin le *Ling-Shu*, base de l'acupuncture traditionnelle (1987).

Cette trilogie de plus de 800 pages imprimées devait être complétée par la traduction du *Su Wen*, livre mystérieux et peu connu, attribué à Hoang Ti.

Mais, comme le Dr J.F. Borsarello, vice-président de l'école française d'acupuncture, l'a écrit à Madame Wong, le 7 juin dernier : "Le sort n'a pas voulu une fois encore favoriser l'épanouissement de la médecine chinoise dans nos pays comme si un vieux génie chinois s'acharnait à garder pour l'Asie ce diamant convoité".

M. Wong très connu des sinologues et des spécialistes de la médecine chinoise comptait de nombreux correspondants dans le monde entier, parmi lesquels le célèbre Joseph Needham (Cambridge, G.B.), biochimiste, embryologiste et auteur d'un monumental ouvrage sur la science chinoise.

La notoriété de notre collègue lui valu d'être élu membre correspondant de l'Académie internationale d'histoire des sciences (1965) et membre effectif de l'Académie internationale d'histoire de la médecine (1972).

Il appartenait à notre Société depuis 1960 et avait été promu membre d'honneur.

Malgré sa disparition tragiquement prématurée, l'oeuvre laissée par Wong est considérable. Parmi les très nombreux articles qu'il publia, je voudrais en citer trois pour lesquels nous nous étions associés : Alexandre de Humboldt et les études asiatiques (lettres inédites au sinologue français Stanislas Julien) (1971), Les médecins nantais et le traitement de la rage (1972), Histoire de la rage en Extrême-Orient (Chine, Japon, Corée) (1974).

Nous nous connaissions depuis plus de trente ans et avons participé ensemble à de nombreux congrès et colloques tant en France (Rennes, Tours, Reims, Nantes, Montpellier, Banyuls, Monaco, etc...), qu'à l'Etranger (Milan, Florence, Madrid, Barcelone, Bâle, Londres, etc...). Mon seul regret est que Ming ne m'ait pas accompagné au Japon en 1974 et que nous n'ayions pu aller ensemble en Chine quand ce voyage était encore possible.

Nos relations d'abord professionnelles prirent rapidement une tournure personnelle et amicale et c'est ainsi qu'il me demanda en 1968 d'être le parrain de son second fils, ce que j'acceptais avec joie.

La nouvelle de la maladie incurable dont Ming fut atteint ces dernières années consterna tous ses amis qui admirèrent son courage et sa résignation.

Jusqu'au dernier moment, il fit preuve d'une étonnante sérénité devant l'inéluctable et son stoïcisme me fit irrésistiblement penser à ce général chinois se faisant amputer d'un bras sans anesthésie, tout en continuant sa partie d'échecs, représenté dans un de ses livres.

Ming n'avait rien d'un savant austère et aimait la vie sous toutes ses formes, qu'il s'agisse d'une table bien garnie et fleurie à la fois de jolies fleurs et de jolies femmes parmi lesquelles il se choisit une épouse - qui l'initia aux mille et une ressources du vignoble bordelais - d'expositions de peinture ou de spectacles.

Son épouse et lui recevaient fastueusement et on rencontrait à leur table non seulement des savants, mais également des poètes, des journalistes et des diplomates.

Cette sociabilité et convivialité expliquent qu'il ait eu tant d'amis attirés également par d'autres traits de sa personnalité.

Et tout d'abord sa disponibilité qui était totale tant sur le plan professionnel que personnel. Dès que l'on sollicitait de lui quelque renseignement, il s'empressait, toute affaire cessante, de satisfaire son correspondant en lui fournissant en un temps record les informations requises nécessitant souvent une minutieuse recherche.

C'est ainsi que pour mon "*Histoire des maladies infectieuses*" dont je ne désespère pas de voir la parution dans un avenir encore incertain, toutes les données chinoises anciennes m'ont été transmises par M. Wong.

Sa disponibilité affective n'était pas moindre et il savait toujours reconforter ses amis lorsqu'ils étaient dans le deuil et l'affliction.

Une autre de ses qualités était constituée par son humour empreint davantage d'ironie que de malveillance.

Je rappellerai à ce propos un amusant souvenir. Nous étions allés ensemble travailler à la bibliothèque de l'Académie de médecine et montions le grand escalier y accédant lorsqu'un petit Monsieur tout rond avec des lunettes toutes rondes venant à notre rencontre se mit à fredonner un petit air oriental et dit à Ming : "Vous ne reconnaissez pas ? Cela se chante aux environs de Tokyo". "Je suis Chinois, Monsieur", lui répondit Ming avec un grand sourire. Le petit Monsieur n'était autre que Georges Duhamel...

Mais revenons à des considérations plus tristes. Comme l'a écrit son ami le Dr C. Roustan, président d'honneur de l'Association française d'acupuncture, la mort prématurée de Ming Wong est pour nous un scandale.

Malgré les étonnants progrès de la médecine, les milliards dépensés en appareillages des plus sophistiqués, on n'est n'est guère plus avancé qu'il y a un siècle dans la thérapeutique du cancer dont on peut certes retarder l'échéance fatale, mais rarement obtenir la guérison définitive.

Avant de terminer ce message d'adieu, je voudrais encore évoquer nos dernières rencontres.

Un des plus chers désirs de Ming avait été de visiter les Etats-Unis, projet qui se réalisa miraculeusement l'été dernier.

Accompagné de son épouse et de mon filleul, il put se rendre à New York et à Washington où je séjournais avec mon fils et où nous passâmes une excellente journée ensemble, malgré une température tropicale.

Nous nous revîmes encore au début de la présente année, la dernière fois à son chevet, cinq jours avant l'issue fatale où nous eûmes une longue conversation, hélas, la dernière.

A l'heure où le monde libre s'émerveille du courage du peuple chinois qui s'est dressé les mains nues contre ses oppresseurs et s'indigne de la sanglante répression dont il est la victime, notre Société doit s'estimer fière d'avoir compté parmi ses membres un savant de la valeur et de la classe de Ming Wong.

Son souvenir restera profondément ancré dans notre mémoire et nous tenons à assurer sa famille de notre sincère et fidèle affection.

Pour ma part, je n'oublierai jamais le sourire d'enfant de Ming que je considérais comme un frère d'armes et le plus charmant des compagnons.

NOTE

- (1) De ses études à l'Ecole des langues orientales, il avait gardé une bonne connaissance du russe qui lui avait permis de rédiger en 1968 un important mémoire (400 pages dactylographiées) demeuré malheureusement inédit sur le chirurgien russe Nicolas Pirogov (1810-1881) pour l'obtention du diplôme de l'Ecole pratique des hautes Etudes.

LIVRES ET MÉMOIRES PUBLIÉS PAR M. WONG

- La médecine chinoise au cours des siècles*, Dacosta, Paris, 1959 (avec P. Huard).
- Chine d'hier et d'aujourd'hui*, Horizons de France, Paris, 1960 (avec P. Huard).
- La médecine chinoise*, Que sais-je ? n° 1112, P.U.F., Paris, 1964 (avec P. Huard).
- La médecine des Chinois*, Hachette, Paris, 1967 (traduit en six langues) (avec P. Huard).
- Soins et techniques du corps en Chine, au Japon et en Inde*. Berg International, Paris, 1971 (avec P. Huard).
- La médecine japonaise des origines à nos jours*, Dacosta, Paris, 1974 (avec P. Huard et Z. Ohya).
- La médecine chinoise par les plantes*, Tchou, Paris, 1976 et Laffont, Paris, 1977.
- Shang Han Lun, Médecine traditionnelle chinoise*, Masson, Paris, 1983.
- Les massages en médecine traditionnelle chinoise*, Masson, Paris, 1983.
- Ling-Shu, base de l'acupuncture traditionnelle chinoise*, Masson, Paris 1987.
- Contribution à l'histoire du développement de la matière médicale en Chine*, Thèse doctorat ès lettres d'université, Rennes, 1957.
- Contribution au Pen ts'ao Kang Mou*, Thèse doctorat ès lettres d'Etat, Tours, 1969 (publiée en partie dans : *Journal d'agriculture tropicale et de botanique appliquée*, Tomes 15-17, 1968-70). *Nicolas Pirogov et son temps*, diplôme de l'école pratique des hautes études, IVe section, 1968, 400 pages dactylographiées (résumé in : E.P.H.E. extraits des positions de thèses, 1969, 561-64).

Pierre-André GAULON
nous informe du changement d'adresse
de son magasin

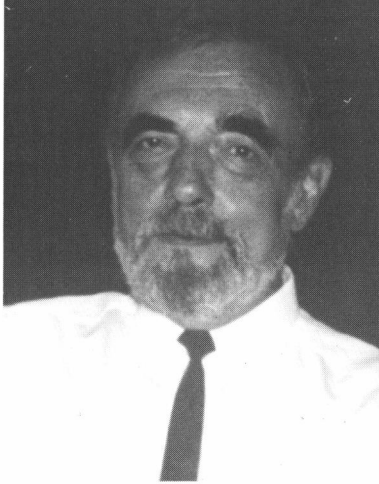
GALIEN & HIPPOCRATE

(anciennement 4, rue Monsieur le Prince VI^e)

au n°13 de la rue Monge V^e

(métro Maubert-Mutualité)

téléphone 43.26.54.06.



Georges Heymans (1920 - 1989) *

par Roger RULLIÈRE **

La chaire d'histoire de la médecine est en deuil. Le Docteur Georges Heymans nous a quittés presque subitement dans la nuit du 29 mars dernier. On a perdu ainsi tout à la fois un médecin, un artiste, un historien et par dessus tout, un homme exceptionnel.

Médecin, il l'était de toute son âme. Né le 12 mai 1920 à Paris, il obtint en 1943 un titre dont il était fier, et qui ne l'était pas en ce temps-là, celui d'externe des hôpitaux de Paris. Mais, tout aussitôt, il s'engagea volontairement pour venir en aide aux victimes des bombardements, puis en 1944-1945, il suivit les armées alliées jusqu'à Innsbruck. Ce dévouement lui fit mériter la Croix de Guerre et le fit Chevalier de l'Ordre de la Santé. La guerre finie, il passa sa thèse sur "*Contributions au diagnostic et au traitement des méga-dolichocolons de l'enfant*" et s'installa comme médecin généraliste. Il ne perdit pourtant pas le contact avec le milieu hospitalier, puisqu'il fut Attaché des hôpitaux, à Tenon, auprès du professeur Poulet, puis du professeur Cocheton, auxquels il était fort attaché. Mais, l'essentiel de son métier de médecin, il l'exerça auprès d'une clientèle qu'il affectionnait et dont la fidélité lui était très chère. L'âge venant, il aurait pu se retirer, mais il préféra continuer à gravir les escaliers du XIX^e arrondissement et des arrondissements limitrophes. Il aimait se déplacer, en mobylette ou en moto, très souvent sous une pluie battante, quand ses engins n'étaient pas en panne, ce qui pourtant arrivait assez souvent.

Artiste, il l'était non moins profondément. Sa coquetterie avait été d'obtenir un prix de dessin au concours général. Et de fait, il se plaisait à peindre, avec des styles les plus divers, des sujets les plus variés. Les jeux de mots faisaient souvent l'objet de ses

* Eloge prononcé à la séance du 24 juin 1989 de la Société Française d'Histoire de la Médecine.

** 6 rue Bassano, 75116 Paris.

thèmes. Ainsi, avait-il peint la “Dissipation des brunes matinales” et le “Carré de l’hypothèse nue”. Dans le même esprit, il ne cessait de lire et, sur ce point, il avait à l’évidence une véritable érudition dont il ne faisait pas étalage. Il faut dire que c’était un amoureux de la langue française et qu’il ne cessait de se documenter pour écrire au mieux notre langue.

Historien, il aimait le passé, politique, artistique, musical et, bien entendu, médical. Le professeur Poulet l’avait attaché à la chaire dès 1974 et il y était encore la veille de sa mort car il fréquentait ses locaux tous les mardis et tous les mercredis. Certes, il avait écrit, personnellement ou en collaboration, différents articles et il faisait partie tout à la fois de la Société Française et de la Société Internationale d’Histoire de la Médecine. En fait, il excellait surtout dans un rôle de documentaliste et il n’avait pas son pareil pour répondre à une question byzantine qu’on lui posait parfois dans une lettre venue de l’étranger. Mais surtout, il était incomparable quand il recevait les étudiants pour le choix de leurs thèses, incomparable aussi pour, le moment venu, décrypter le Volapük de nos jeunes contemporains et le traduire en français moderne.

L’homme lui-même méritait d’être connu pour son contact, sa conversation que chacun appréciait. Sa serviabilité était légendaire et, récemment encore, ayant été appelé au chevet d’une vieille dame qu’il soignait depuis des lustres, ayant terminé sa consultation ordinaire, il se transforma en plombier pour déboucher la lunette d’aisance !! Son style oral était éblouissant et teinté d’un humour tout à fait percutant. Il affectionnait les histoires un peu grivoises, mais qu’il servait avec une langue si parfaite qu’on ne pouvait en être choqué, bien au contraire.

Bref, c’est un homme de la Renaissance que nous avons perdu, homme qui, comme Rabelais, associait l’érudition et la drôlerie. Bref, Pantagruel est mort. Recueillez-vous bonnes gens, et oncques ne l’oubliez ! Il est passé, il a passé. En mémoire, il se doit rester. Que Madame Heymans et les familles de ses trois filles trouvent ici le témoignage de notre profonde tristesse.

Le cancer d'Ulysses S. Grant *

par Bernard HCERNI **

L'histoire apprend que le général Grant fut le principal artisan de la victoire du Nord à la fin de la guerre de Sécession. Né en 1822, sorti de West-Point, il fit ses premières armes pendant la guerre du Mexique. Après un retour à la vie civile, il reprit les armes lors de la guerre de Sécession où il se distingua au point d'être chargé du commandement des armées du Nord par Lincoln qui se libérait ainsi pour se consacrer aux problèmes politiques. Après la prise de Richmond, il reçut la reddition du général Lee à Appomattox en 1865. On sait moins qu'il fut élu Président des Etats-Unis en 1868, puis en 1872 sous la bannière du Parti Républicain. Là où Lincoln avait préconisé une politique d'apaisement destinée à réconcilier l'ensemble des Etats, il laissa se développer des mesures de vexation et de répression. On sait moins encore - ce n'est plus que de la petite histoire - qu'il mourut d'un cancer de la gorge (2,3).

C'est le 2 juin 1884, alors qu'il mord dans un fruit, que Grant ressent une violente douleur dans la gorge et la face. Cet épisode aigu fait place à une sécheresse buccale et à une dysphagie d'évolution irrégulière, mais suffisamment désagréable pour qu'il accepte la proposition d'un ami de voir un médecin. Un chirurgien connu l'examine superficiellement et détecte une excroissance de la base de la langue. Ce chirurgien lui laisse une ordonnance et lui conseille de consulter son médecin, le Dr F. Barker, sans prendre contact avec ce dernier - gêné peut-être d'un point de vue déontologique d'avoir examiné l'illustre patient sans y avoir été invité par son médecin habituel ? - et surtout sans savoir qu'il est parti en Europe pour plusieurs semaines. Comme le traitement est suivi d'amélioration et sans doute en raison du déni habituel dans de tels cas, il se passera trois mois avant que Grant, sur l'insistance de sa femme, se décide à consulter Barker. Après examen, celui-ci va adresser le général au Dr J.H. Douglas, l'un des premiers oto-rhino-laryngologistes de New York. Grant et Douglas se connaissent bien

* Communication présentée à la séance du 24 juin 1989 de la Société Française d'Histoire de la Médecine.

** Université de Bordeaux II et Fondation Bergonié, 33076 Bordeaux cedex.

depuis la guerre de Sécession. Douglas repère aisément une lésion qui s'étend à l'amygdale et au voile du palais et qui, après biopsie, sera identifiée comme un carcinome épidermoïde. Après la consultation de plusieurs médecins et chirurgiens, la décision est prise de ne pas opérer pour éviter une mutilation inutile et pour ménager au malade un relatif confort par des mesures symptomatiques : applications locales quotidiennes de cocaïne, alcool et morphine sous-cutanés. Ces mesures n'empêchèrent pas une aggravation régulière qui conduira l'entourage de Grant à lui faire quitter la ville de New York pour un climat jugé plus sain dans les Adirondacks où il sera hébergé chez un philanthrope qui lui offrira son chalet. C'est là qu'il mourra, après des semaines de souffrances au terme d'une courte et calme agonie.

L'origine de ce cancer fut discutée. Une prédisposition héréditaire fut écartée. Grant fumait le cigare et on évoqua le rôle du tabac d'autant plus que sa responsabilité avait été soulevée un siècle plus tôt par l'anglais J. Hill ; on incriminait l'irritation locale que son usage entraînait, surtout s'il était consommé en grande quantité. Tel Freud quarante ans plus tard, Grant payait la rançon d'un plaisir auquel il ne renonça qu'à la demande instante de ses médecins. On évoqua moins, sans doute à cause de la personnalité de l'intéressé, le rôle de l'alcool (Grant avait été exclu de l'armée en 1854 pour intempérance). En revanche, on parla beaucoup de l'influence possible de soucis matériels qui assaillaient l'ancien président : il avait prêté son nom à une officine financière douteuse dont la banqueroute venait d'être déclarée. Grant n'avait jamais été doué pour les affaires ; son sens de l'honneur favorisa peut-être une situation conflictuelle personnelle, génératrice de troubles.

Ce cancer eut au moins une conséquence bénéfique. En ancien soldat endurci, Grant demanda à être renseigné sur son état et son devenir, ce que ses médecins firent avec la netteté et le doigté voulus. La situation matérielle de l'ancien président était précaire et il comprit qu'il allait laisser sa femme et ses enfants dans le besoin. Il avait été sollicité à plusieurs reprises par des éditeurs pour écrire ses mémoires. Il pensa qu'il y avait là une possibilité à exploiter. Ce fut Mark Twain, qui était au faite de sa gloire après la publication des *Aventures de Huckleberry Finn* et qui avait antérieurement sollicité Grant qui signa un contrat avec une firme d'édition. Twain était aussi peu doué pour les affaires et il s'engagea de façon risquée pour des mémoires qui étaient à écrire par un homme mortellement atteint. En fait, Grant passa ses derniers mois à écrire un volume qui fut comparé aux *Commentaires* de Jules César ou au *Mémorial* de Sainte-Hélène. Quelles que soient ses qualités, ce livre obtint un énorme succès avec plus de 300.000 volumes vendus dans la décennie après son décès, tandis qu'un chèque de 200.000 dollars était remis à Julia Grant.

Peut-être distrait par ce devoir d'écriture, Grant fut un malade exemplaire : courageux, lucide et coopérant. Quand au printemps 1885 Barker, sur le point de repartir en Europe, vint saluer son patient, celui-ci lui dit : "Je suppose que vous ne vous attendez pas à me revoir". "J'espère bien que si", répondit Barker, ce qui appela la remarque : "Vous avez dit "j'espère" et non pas "j'y compte". Rapidement privé de parole, Grant communiquait avec ses médecins par des notes écrites dont plus de cent furent conservées et déposées à la Bibliothèque du Congrès. Il faisait à l'occasion des

observations de type médical. A propos de la cocaïne, il notait : “La conclusion à laquelle je suis arrivé dans mon cas est la suivante : prise convenablement, elle donne un merveilleux soulagement de la douleur. Graduellement, la région autour de l’endroit où elle a été appliquée devient engourdie et partiellement paralysée. La sensation n’est pas agréable ni douloureuse”. Il demanda de ne pas faire l’objet de mesures de sauvetage héroïques en cas de complication : “Je réalise pleinement que mon organisme est menacé de dissolution par trois possibilités : par hémorragie, par strangulation, par épuisement”. Il avait remarqué que les deux premières complications pouvaient apparaître brutalement, tandis que l’épuisement était “mathématiquement” prévisible : il avait calculé qu’il mourrait ainsi le 10 juillet et il rendit le dernier soupir le 23 juillet 1885.

Il fut soumis à diverses pressions ou sollicitations pour recourir à des remèdes présentés comme merveilleux, mais il ne se laissa nullement séduire tout en déclarant que “les médecins ne rejettent aucun traitement parce qu’ils ne l’ont pas proposé eux-mêmes”. Il ne put toutefois empêcher qu’après sa mort une page de publicité présente un malade guéri par le S.S.S. après un cancer de la langue, “comme avait le général Grant”.

Ulysses Grant fut un malade célèbre. L’Amérique avait oublié ses huit années de présidence naïve et maladroite pour ne retenir que le héros de la guerre de Sécession. D’innombrables visiteurs vinrent à lui et son déplacement dans les monts Adirondacks lui permit de se soustraire au nombre excessif d’“amis” qui se déplaçaient trop facilement à son domicile proche de Central Park. Sa maladie fut la proie de journalistes à l’affût de nouvelles sensationnelles ou d’indiscrétions. On raconta que l’un d’eux alla jusqu’à séduire la bonne de la maison d’en face pour mieux l’observer dans sa chambre... Selon les phases de l’évolution de sa maladie, elle occupait la “une” des journaux ou était reléguée en pages intérieures. A lire les extraits de la presse on pense aujourd’hui à la fin du président Tito qui fut aussi une longue agonie soumettant les journaux aux risques d’un pronostic (1).

Huit ans après Ulysses Grant, Grover Cleveland fut atteint à son tour d’un cancer de la mâchoire (gencive). Il était président en exercice d’un pays qui connaissait une période de dépression et on jugea préférable de garder sa maladie secrète. Il fut opéré à deux reprises discrètement, sans cicatrice visible et avec un appareillage endobuccal lui permettant de parler en public.

Il guérit et ce n’est qu’en 1917, neuf ans après sa mort des suites de troubles cardiaques, qu’un de ses médecins révéla son cancer. Plus tard, Lyndon B. Johnson présenta un cancer cutané qui ne fut également révélé que dix ans après sa mort (1967). Au contraire, le président Ronald Reagan souffrit d’un cancer du côlon, puis d’un carcinome de la pyramide nasale auxquels fut donnée une large publicité, avec une issue plus favorable que pour le général Grant. Pour ce dernier, il n’est pas sûr que les traitements d’aujourd’hui changeraient grand chose à l’évolution d’une tumeur grave et reconnue tardivement. Ils l’empêcheraient peut-être d’écrire ses mémoires ou l’obligeraient de recourir à... “un nègre” !

RÉFÉRENCES

- (1) HERNI B. La formulation d'un pronostic. In : *50 réflexions sur la médecine*. Paris : Doin, 1984 : 193.
- (2) NELSON RB III. The final victory of general U.S. Grant. *Cancer* 1981 ; 47 : 433-6.
- (3) PATTERSON J.J. The dread disease. Cancer and modern american culture. Cambridge (Mass.) : Harvard Univ. Press, 1987 : 1-11.

SUMMARY

A few years after the end of his second term as President of the US, general Grant had a head and neck cancer, probably due to excessive tobacco and alcohol consumption. No specific treatment was possible and his death occurred after one year. During this time he wrote his "Personal memoirs", mainly to insure money to his family. He was a good patient : courageous, lucid and cooperative. He was also a famous patient, with many friends and journalists around him, as usual in such circumstances.

Etienne Lancereaux (1829 - 1910) sa vie, son œuvre, ses découvertes scientifiques *

par Jean-Jacques PEUMERY **

Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
L'homme est un dieu tombé qui se souvient des Cieux.
Alphonse de Lamartine

Le 27 novembre 1829, sous le règne de Charles X, naissait à la ferme de Crécy, à Brécy-Brière près de Vouziers, dans les Ardennes, Etienne Lancereaux, appelé à devenir l'un des plus éminents médecins de la seconde moitié du XIXe siècle. Il était l'aîné d'une famille de six enfants. Son père exploitait la ferme de Crécy, un ancien prieuré datant du XIIIe siècle, située sur le versant d'une colline donnant sur la rive gauche de l'Aisne.

Etienne Lancereaux fit ses premières études auprès du curé de Savigny, puis il alla au petit séminaire de Reims, sans pour autant songer au sacerdoce ; il revint ensuite à la ferme paternelle pour y travailler. Il était grand, fort, avec des cheveux et des sourcils abondants ; son visage énergique et comme taillé à coups de serpe lui donnait le type même de l'Ardennais ; plus tard, on le surnommera, d'une manière un peu irrévérencieuse, "le sanglier des Ardennes". Pourtant, sous les dehors apparents d'une sauvagerie de caractère et d'une brusquerie de manières, il cachait un cœur d'or ; comme on l'a dit de lui : "Il était dévoré du désir d'être utile".

Vers les vingt ans, il fut victime d'un accident de travail ; il tomba d'une voiture de ferme et fut blessé à la tête : son rétablissement demanda plusieurs mois, et ce temps de réflexion, comme aussi l'exemple que lui donna le médecin de campagne venu le soigner, le décida de devenir lui-même médecin.

Il reprit ses études, passa son baccalauréat à vingt et un ans et entra à l'Ecole de médecine de Reims le 7 novembre 1850, puis à la Faculté de médecine de Paris.

* Communication présentée à la séance du 24 juin 1989 de la Société Française d'Histoire de la Médecine.

** Résidence Jean de Vienne, 392 avenue Maréchal de Lattre de Tassigny, 62100 Calais.

Travailleur passionné, les examens et les concours furent enlevés avec brio. Successivement externe, puis interne des hôpitaux de Paris à partir de 1858, il soutint sa thèse devant la Faculté de médecine de Paris, en 1862, sur le sujet : “*De la thrombose et de l’embolie cérébrales, considérées principalement dans leurs rapports avec le ramollissement du cerveau*”. En 1863, il devint chef de clinique à l’Hôtel-Dieu et, en 1869, il était reçu médecin des hôpitaux de Paris. L’agrégation fut obtenue à Paris en 1872. En 1875, il fut question de lui attribuer une chaire de professeur, mais il n’obtint pas celle d’anatomie pathologique qu’il convoitait ; elle fut accordée à Jean-Martin Charcot, et l’on peut se demander, sans pour autant enlever le mérite de Charcot qui était un grand clinicien, s’il n’y eut pas une polémique : il y avait une opposition entre les convictions religieuses de Lancereaux, qui ne cachait pas sa foi catholique, et les idées de Charcot, auteur de pamphlets antireligieux ; Lancereaux ne devint jamais titulaire. En 1874, il fut nommé médecin de l’hôpital de Lourcine ; en 1876, de l’hôpital Saint-Antoine ; en 1878, de la Pitié ; en 1889, de l’Hôtel-Dieu.

Il était membre de plusieurs sociétés savantes : la Société anatomique (1859), la Société de biologie (1861), la Société médicale des hôpitaux (1869). Bien qu’il ne fût pas professeur titulaire, l’Académie de médecine l’accueillit en 1877, ce qui était la meilleure preuve de sa valeur ; il en fut le président en 1903. Il fut aussi membre d’Académies étrangères, dont la Société de médecine de Barcelone, de Constantinople, etc... Il obtint des prix, parmi lesquels celui de l’Institut, en 1864, pour sa thèse.

Peu de professeurs eurent un auditoire plus nombreux et plus chaleureux que celui qui se pressait à ses leçons de la Pitié et de l’Hôtel-Dieu, et qui lui témoigna autant de sympathie lorsque l’inflexible limite d’âge l’obligea à quitter ses fonctions. Devenu médecin honoraire de l’Hôtel-Dieu, encore plein de force et d’ardeur, il fut nommé médecin en chef de l’hôpital du Perpétuel Secours, à Levallois-Perret, où il poursuivit ses recherches.

En 1910, il tomba dans l’escalier de l’un des ses malades. Après s’être remis de sa chute, il reprit ses activités, mais il eut une pneumonie. Il avait prédit le jour de sa mort en disant que, s’il dépassait cette date fixée, il serait sauvé. Ce ne fut pas le cas : il mourut le 26 octobre 1910.

Telles furent les étapes de la vie professionnelle du docteur Etienne Lancereaux. Nous allons rappeler maintenant sa doctrine, ses méthodes, puis ses découvertes.

Lancereaux a voulu être avant tout un nosologiste. Le but qu’il a poursuivi est le suivant : la médecine est une science ; en tant que telle, elle a ses lois générales, et les maladies doivent être classées. Chercher ces lois, mettre en relief les éléments caractéristiques, spécifiques, qui sont nécessaires à l’établissement d’une classification étiologique des maladies, ont été ses principales préoccupations.

Parmi ses ouvrages sur la syphilis, nous citerons le *Traité historique et pratique de la syphilis*, dont il y eut deux éditions (1866, 1873) et qui fut traduit en anglais, en russe et en espagnol. Lancereaux écrit, dans sa préface : “La pathologie devrait posséder une classification analogue à celle des sciences naturelles, car les états organopathiques de l’homme présentent des types distincts, toujours reconnaissables à des caractères constants”. Il dit, en parlant de la syphilis : “J’ai cherché à en tracer l’histoire, non pas à

la façon du spécialiste (...), mais à la manière du nosographe qui ne trouve là qu'un chapitre détaché de la grande histoire des maladies".

Son *Atlas d'anatomie pathologique* fut édité à Paris en 1871. Le volume de textes comprend 552 pages in-4°, et l'atlas contient 60 planches. Ce dernier fut réalisé en collaboration avec Lackerbauer.

Son *Traité d'anatomie pathologique* est son oeuvre maîtresse. C'est un volumineux ouvrage en trois volumes (in-8°), publié de 1875 à 1889. Il comprend deux parties : l'anatomie pathologique générale, l'anatomie pathologique spéciale (des systèmes et des appareils). Ici encore, Lancereaux se pose en nosologiste : "Convaincu qu'il est impossible de séparer l'histoire des altérations des tissus et des organes, de celle de leur développement, j'ai cherché à classer ces altérations d'après les données acquises touchant l'évolution de l'organisme humain", écrit-il, et il s'est appliqué à mettre en évidence, dans les données de l'anatomie pathologique, "les caractères propres à une classification étiologique des maladies".

Lancereaux a laissé ses *Leçons de clinique médicale*, faites à la Pitié, recueillies par A. Lapiere et A. Delpeuch, publiées en 1883, ainsi que celles de la Pitié et de l'Hôtel-Dieu, éditées en deux volumes, de 1892 à 1894. Elles furent empreintes de son idée prédominante : faire de la médecine une science exacte, comme l'étaient depuis peu la chimie et la physique. Selon lui, "il n'y a pas de maladies d'organes, mais de simples localisations morbides". Ainsi, dit-il, la maladie domine la lésion, elle n'est pas dans l'organe, l'organe n'en est que le support. Il reste fidèle à sa méthode scientifique et à ce principe qui domine tout son enseignement clinique : "Il n'y a que des maladies générales qui, tout en imprégnant l'organisme entier, localisent leurs effets sur l'un des tissus qui le composent".

On retrouve cette même doctrine à la base de ses autres ouvrages : le *Traité des affections du foie et du pancréas* (1899) ; le *Traité de l'herpétisme* (1883) ; les articles du *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales sur l'"alcoolisme"* (1865), l'"artérite" (1867), les "veines caves" (1873), la "maladie de Bright" (1871), la "dure-mère" (1884), les "capsules surrénales" (1876), les "reins" (1876). Nous citerons sa thèse d'agrégation : *De la maladie expérimentale comparée à la maladie spontanée* (1872) ; d'autres travaux encore : *De la polyurie* ; le *Traité de la goutte* publié en 1895.

Tous les sujets de pathologie médicale qui préoccupaient les médecins de son temps furent abordés : la *Distribution géographique de la tuberculose pulmonaire* (1878), ouvrage dans lequel il fait le rapprochement entre les taudis et l'alcoolisme qui, à son tour, engendre la tuberculose ; le *Rapport des maladies du rein avec les altérations du système artériel* (Londres, 1881) ; l'*Etiologie des épidémies de fièvres typhoïdes des années 1876 et 1882 : action des eaux de l'Ourcq et de la Seine*, etc... C'est dire la diversité de son oeuvre, qui se trouve synthétisée dans son célèbre *Traité de médecine*, en trois volumes, écrit en collaboration avec N. Paulesco et publié de 1903 à 1912. Un quatrième volume a été rédigé, après sa mort, par Paulesco, et édité en 1930.

Il ressort de l'oeuvre de Lancereaux un système de médecine scientifique faisant ressembler ses concepts à ceux de Claude Bernard, ce qui fit dire au Dr Besançon : "L'histoire réunira, sous la même auréole, l'initiateur de la médecine scientifique, Claude

Bernard, et Lancereaux, premier médecin de l'époque, le principal ouvrier de la médecine scientifique”.

Mais l'intérêt de l'oeuvre de Lancereaux réside surtout dans ses découvertes. Les considérations cliniques de sa thèse de 1862 sur “la thrombose et l'embolie cérébrale” ont été confirmées expérimentalement par Prévost et Catard, sous la direction de Vulpian.

On lui doit aussi la description de la “névrite saturnine”, en 1862, maladie professionnelle qui se voyait surtout chez les typographes.

Le traitement des anévrismes par la gélatine en injections sous-cutanées, pour permettre la coagulation du sang dans la poche anévrismale, a été appelé la “méthode de Lancereaux-Paulesco”.

Tous les praticiens connaissent les “pilules de Lancereaux”, à base de digitale, longtemps préconisées dans les insuffisances cardiaques.

Les recherches de Lancereaux firent progresser la lutte contre le paludisme, le phosphorisme, l'herpétisme, etc...

La question de l'alcoolisme a particulièrement captivé son attention. Il le considérait (et particulièrement l'absinthisme) comme un fléau national. Avec Jaccoud et Landouzy, il a souligné les dangers de l'intempérance, trop souvent responsable des échecs de la thérapeutique antituberculeuse. Dans son *De l'alcoolisme et de ses conséquences au point de vue de l'état physique, intellectuel et moral des populations* (1878), il préconisait déjà les mesures sociales et législatives à prendre.

Lancereaux découvrit l'origine hydrique de la fièvre typhoïde ; il en fit la communication à l'Académie de médecine : “Dès l'année 1875, lors d'une épidémie de fièvre typhoïde survenue à Paris (...), j'avais constaté que l'eau avait été le principal véhicule de la maladie”.

Le Dr Besançon a écrit : “La légende raconte que, pendant l'épidémie de choléra de 1866, il (Lancereaux) passait ses nuits à ouvrir des cadavres”. Cela lui valut des ennuis avec l'Administration.

Les plus belles découvertes de Lancereaux concernent le diabète. Il identifia le diabète pancréatique en 1877. En se basant sur les vérifications d'autopsie de quatre sujets morts de diabète, il publia, en 1880, dans *L'Union médicale*, ses conclusions sur les relations de cause à effet entre les lésions anatomiques du pancréas et la maladie diabétique.

Guidés par les constatations cliniques de Lancereaux, Oscar Minkowski et Joseph von Mering, à Strasbourg, en 1889, extirpèrent le pancréas d'un chien, et obtinrent un diabète pancréatique expérimental. En 1891, Lancereaux et son élève Thiroloix procédèrent eux-mêmes à des expériences sur des chiens, qui confirmèrent que le pancréas possède une sécrétion interne dont la suppression est responsable du diabète.

En matière de diabétologie, Lancereaux eut un autre mérite, celui d'avoir le premier séparé et remarquablement décrit les deux formes de la maladie : le diabète gras et le diabète maigre. Il écrivait déjà en 1880 : “elles (ces deux formes) constituent deux

maladies distinctes ayant pour symptôme commun la glycosurie”. On sait aujourd’hui que le diabète maigre est le “diabète insulino-dépendant” et le diabète gras est le “diabète non-insulino-dépendant”.

Son élève préféré, Nicolas Paulesco (1869-1931), qui fut d’abord son interne, puis son assistant à l’hôpital du Perpétuel Secours à Levallois-Perret, fut à la fois docteur en médecine et docteur ès-sciences de l’Université de Paris. De retour en Roumanie, d’où il était originaire, il fut nommé, à trente-cinq ans, professeur de physiologie à la Faculté de médecine de Bucarest. Stimulé par Lancereaux, il poursuivit ses recherches sur la sécrétion interne du pancréas. Le 31 août 1921, Paulesco annonçait, dans les *Archives internationales de physiologie*, sa découverte d’une hormone hypoglycémisante pancréatique qu’il nomma “pancréine” (l’article avait été reçu le 22 juin 1921).

Les Canadiens, F.G. Banting et C.H. Best, du laboratoire de J.J.R. Mac Leod à Toronto, avec la collaboration de J.B. Collip, communiquèrent leur découverte de l’“insuline” à la Société américaine de physiologie, le 12 décembre 1921.

En 1923, Banting et Mac Leod reçurent le Prix Nobel de médecine pour avoir découvert l’“insuline”. Banting partagea son prix avec Best ; Mac Leod avec Collip ; mais Paulesco ne reçut rien, malgré l’antériorité de sa découverte de la “pancréine” (1).

Telle fut l’oeuvre d’Etienne Lancereaux. En ce qui concerne sa vie privée, deux mots pourraient la résumer : travail et famille. Il a travaillé toute sa vie “comme un forcené” ; la seule fantaisie qu’il s’offrit fut une loge à la Comédie Française, où il emmenait régulièrement sa famille.

D’un premier mariage, il eut un fils. Devenu veuf, il se remaria avec la petite-fille du général comte Delaborde, dont il eut cinq filles (2).



Le docteur Lancereaux et sa fille Julie en 1901 à la campagne (photo d’archives)

Durant la guerre franco-allemande, Etienne Lancereaux fut médecin des ambulances de la Seine ; il eut un beau comportement durant le siège de Paris. Promu officier de la Légion d’honneur en 1894, il reçut aussi des décorations étrangères, dont celles de Sainte-Anne de Russie, du “Lion et du Soleil” de Perse.

Parmi ses élèves, on retiendra les noms de Thiroloix et de Paulesco ; ce dernier partageait l’intimité de la famille. L’un des enfants de Lancereaux raconte les soirées passées avec Paulesco, en visite chez ses parents : “Selon les jours et le temps, les soirs se passaient dans le parc au clair de lune, ou bien dans la maison où nous faisons de la musique. Paulesco avait une très belle voix. L’un d’entre nous l’accompagnait au piano et tous étaient heureux de l’entendre chanter des airs de Faust, de Mireille, de la Traviata et de Rigoletto”.

Son dévouement et sa compétence faisaient qu'on venait le consulter de partout dans le monde. S'il faisait payer les riches, il était généreux envers les pauvres. Il habitait un hôtel particulier, à Paris, situé au 44 de la rue de la Bienfaisance ; sa clientèle aisée lui permettait d'acheter, quand il le pouvait, un immeuble proche de son domicile ou des terrains autour du château de Nogent-l'Artaud ; dans cette région, d'où était originaire sa première femme, il aimait se reposer.

Il avait gardé un souvenir nostalgique de la ville de Reims, où il avait commencé ses études ; et comme il s'extasiait, chaque fois qu'il y retournait, sur la cathédrale, cela fit dire au Dr Guelliot : "Il y avait un petit coin de poésie dans ce cerveau si solidement charpenté". Lui-même, Lancereaux, écrira au sujet des monuments de Reims : "... il n'en est pas qui caractérisent mieux une époque toute de foi et d'enthousiasme... et qui soient plus propres à élever vers l'infini, surtout quand s'y joint la voix majestueuse de ces cloches qui, de siècle en siècle, ont rappelé à vos concitoyens, selon l'expression du poète, que l'homme est un roi tombé qui se souvient des Cieux". Il y a une légère erreur dans la citation du poète, qui est peut-être volontaire.

Pour perpétuer son souvenir, la ville de Paris a donné son nom à l'une de ses rues : la rue du docteur Lancereaux est située dans le 8^e arrondissement ; elle est dans le prolongement de la rue de la Bienfaisance.

Si sa mémoire fut honorée à l'échelon national, elle le fut aussi au niveau régional : le sculpteur Aristide Croisy - un autre Ardennais - a modelé un superbe buste de lui. Cette sculpture se trouve à l'hôpital du Perpétuel Secours à Levallois-Perret.

Telle sera notre conclusion sur ce grand médecin que fut Etienne Lancereaux.

NOTES

- (1) BART (Constantin). La véritable histoire de la découverte de l'insuline : Paulesco redivivus. *Arch. int. Cl. Bernard*, n° 9, 1976, 33-77.
- (2) La quatrième fille d'Etienne Lancereaux était Mme Joseph Saint-Pierre-Cabanel, née Julie Lancereaux (23 octobre 1885-16 février 1950). Son fils, M. François Saint-Pierre, est l'auteur d'une brochure sur son grand-père maternel : *La science et la foi chez le docteur Lancereaux* (1829-1910) (Supplément au n° 30 de juin 1987 de la "Revue des Ecrivains catholiques", 12, rue Edmond-Valentin - 75007 Paris).

SUMMARY

Etienne Lancereaux, M.D., born on 1829 in a village of the French Ardennes, began as a farmer in his father's farm ; afterwards he studied medicine at the Paris University, and became one of the greatest physicians of the second half of the XIXth century. He discovered pancreatic diabetes in 1877. His other famous works concern syphilis, saturnism, arteriosclerosis, etc... He was one of the pioneers in the struggle against alcoholism. The "pilules de Lancereaux" containing digitalis are well-known to day. After his death, on october 26 th, 1910, the city of Paris gave his name to one of its streets.

Les premières femmes médecins en Amérique du Nord *

par Josette DALL'AVA-SANTUCCI **

L'homme primitif chassait, sa compagne cueillait. De cueillette en chaudron, de brouet en guérison, la médecine en vint bientôt à se conjuguer au féminin... Jusqu'au Moyen-Age où la création des universités, réservées aux clercs, écarte les femmes de l'accès aux études et aux diplômes. La parenthèse va durer sept siècles, avec une exception notable, l'Italie. Sept siècles d'exclusion, mais aussi de résistance et de clandestinité, pendant lesquels les filles d'Hippocrate persistent et soignent. Au XIXe siècle partout dans le monde, elles vont lutter pour s'instruire.

Les soeurs Blackwell et l'Ecole de l'infirmierie

C'est aux Etats-Unis où le mouvement féministe commence à se manifester que les femmes réussiront d'abord à se faire ouvrir les portes des facultés. Les Américaines discutent moins, écrivent moins et théorisent moins que les Européennes. Elles font preuve d'un réalisme sans embages : ce qu'elles veulent, ce n'est pas seulement la voix au chapitre, ce sont les places. Pour arriver à leurs fins elles utilisent aussi bien la persuasion que l'argent, quitte à en gagner d'abord pour le réinvestir ensuite dans leurs créations médicales.

Autre caractéristique de ces championnes de la cause : une entraide efficace et des arguments structurés. Elles exaltent au premier chef le rôle ancestral de la femme soignante ou accoucheuse. Elles mettent à profit les conséquences de l'éducation victorienne : les prudes patientes du XIXe siècle américain n'ont aucune envie de se faire examiner par des hommes. Troisième volet du plaidoyer : les femmes médecins semblent mieux habilitées pour assurer la prévention des maladies de leurs semblables car il leur est difficile de faire leur éducation en matière d'hygiène et de connaissance de leur propre corps.

* Communication présentée à la séance du 24 juin 1989 de la Société Française d'Histoire de la Médecine.

** 69-71 rue de la Tombe Issoire, 75014 Paris.

Seront-elles aidées ? Oui, par quelques sectes religieuses, notamment les Quakers, qui joueront un rôle important dans le soutien public ou privé des aspirantes médecins. Non, par la société et "l'establishment" médical, bien d'accord pour empêcher la femme de partager la moindre parcelle du pouvoir. Les raisons invoquées sont toujours les mêmes : anatomie, physiologie, faiblesse, devoirs de mère de famille, vertu menacée... Le mobile réel de la résistance est bien différent : la profession médicale à cette époque devient lucrative aux Etats-Unis et partout, quand le métier de médecin devient florissant, les arguments pour en éloigner les femmes s'affûtent. Les médecins américains sont bien décidés à défendre leurs privilèges.

Il faudra résister aux pressions des omni-puissantes sociétés médicales qui régissent toute la vie de la profession. Si elles décident de mettre à l'index, comme ce fut le cas, telle ou telle faculté qui a osé recevoir une femme, ladite faculté ne récidivera pas. Quant à espérer entrer dans une de ces sociétés où se partage le pouvoir et où se décide de l'avenir de tous et de chacun, ce n'est même pas envisageable.

Et pourtant, elles y parviendront. Ces fragiles étudiantes sont en réalité des pures et dures qui ont tout sacrifié à leur noble ambition, y compris, souvent, leur vie privée. Aussi, ni le rejet de la société, ni les brimades des logeuses, ni les injures ne les arrêteront sur le chemin de la réussite.

La réussite ? Les soeurs Blackwell en seront des exemples éclatants. Elizabeth Blackwell sera la première femme médecin des Etats-Unis.

Aidée par des médecins de renom, des Quakers qui assurent sa formation pratique pré-universitaire et appuient ses demandes d'inscription, elle finit par être inscrite en 1854, non sans difficulté, à la Faculté de Genève dans l'Etat de New York. Elle sort première de sa promotion. Elle décide de parfaire sa formation en Europe où s'élabore la médecine moderne. Seule lui est autorisée l'Ecole d'obstétrique de Port-Royal, où l'on reçoit, cas unique au monde, des milliers de femmes par an. Elle s'y fait une telle réputation que les professeurs des autres hôpitaux qui l'ont refusée lui présentent des excuses. De retour à New York, elle crée un dispensaire qui grandit rapidement pour devenir un hôpital pour femmes et enfants : c'est l'Infirmity Hospital de New York qui, en 1865, reçoit l'autorisation de délivrer des diplômes de médecin aux femmes et deviendra, après celle de Philadelphie, la plus célèbre école féminine des Etats-Unis. Dans les pays anglo-saxons, la bataille pour le pouvoir médical est si dure que la seule solution est de créer des universités féminines. Emily Blackwell, diplômée peu après, assistera sa soeur dans son entreprise médicale.

Au Canada : Emily Stone et sa fille

De brillantes élèves sortiront de l'Infirmity Medical School : Emily Stone, première femme médecin canadienne en est l'exemple le plus célèbre. Emily est passée par l'école des soeurs Blackwell à une époque où l'on n'acceptait pas les femmes médecins au Canada puis s'en est retournée exercer dans son pays natal, bien que ce fut parfaitement illégal.

Sa fille Augusta va marquer l'histoire des femmes canadiennes. Grâce à l'influence du président de l'université de Toronto, elle obtient l'autorisation de s'inscrire au collège des médecins et chirurgiens de cette ville, passe son diplôme en 1879, élude les plai-

santeries grivoises des étudiants, épouse l'un d'eux, John Gullen, et devient démonstratrice d'anatomie au collège médical féminin fondé en partie grâce à sa mère. Elle défie les tabous de la pruderie. Finie pour elle la robe noire, boutonnée jusqu'au col, dans laquelle cherchent à se faire, discrètes, tant de ses consœurs : Augusta arbore des couleurs claires, des décolletés sages, quelques rubans. Elle s'impose en tant que femme, mais femme médecin. Féministe aussi pour la bonne cause : "Dites leur qu'elles doivent choisir leur vie, femmes au foyer, médecins, fermières ou couturières" répond-elle aux journalistes.

Le droit de vote fut sa dernière conquête. En 1918, au Canada, les femmes votèrent : l'association canadienne pour le suffrage féminin avait été créée par la mère d'Augusta... Quelle vitalité ! Ces "battantes", devenues de grandes professionnelles, étaient, sans télévision et sans "radio", des "leaders d'opinion" comme nous dirions aujourd'hui.

Chirurgien militaire : Mary Walker

Hélas, cette brillante réussite et la reconnaissance sociale au Canada ne doivent pas faire oublier aux femmes médecins que rien n'est jamais acquis. Mary Walker, diplômée du collège de Syracuse aux Etats-Unis, doit s'engager à titre bénévole si elle veut être chirurgien militaire pendant la guerre civile. Elle porte pantalon, ce qui lui vaudra plusieurs arrestations dans les rues. Sa vaillance est telle qu'elle finit par être recrutée sur contrat : elle soigne civils et militaires, opère inlassablement, n'hésite pas à s'aventurer dans les lignes ennemies et finit par tomber aux mains des Sudistes. Elle sera échangée "homme pour homme" contre un officier et, en 1865, recevra la plus haute distinction militaire : la Médaille d'honneur du Congrès. Elle a trente-trois ans.

Engagée à fond dans le combat pour la libération de la femme, demandant la suppression des contraintes vestimentaires, le droit à l'instruction, au vote et au divorce dans de justes conditions, elle a subi procès sur procès, ce qui ne l'a pas empêchée d'être un brillant médecin et de diriger un hôpital dans sa ville natale d'Oswego.

A la fin de sa vie, à l'occasion d'une révision des médailles, sa distinction sera retirée sous prétexte qu'elle n'a pas combattu "corps à corps" avec l'ennemi. Ce n'est qu'après sa mort et grâce à l'action des féministes qu'elle trouvera sa juste place : une nouvelle révision des médailles rend à Mary sa décoration qui n'a jamais été attribuée à une autre femme. Un timbre postal lui sera consacré en 1982 : "Dr Mary Walker, chirurgien militaire, médaille d'honneur, USA, 25 cents". Remarquons qu'Elizabeth Blackwell et Augusta Stone partagent avec elle le privilège du timbre postal, ce qui n'est encore le cas d'aucune femme médecin française.

Le "Female Medical College" de Pennsylvanie

Il faut dire que les Américaines se défendent bien. Témoin la création du "Female Medical College of Pennsylvania" à Philadelphie : une "success story" qui commence dans un deux-pièces à Arch Street en 1850 et continue en 1971 dans un centre hospitalo-universitaire de dix-neuf millions de dollars au 3300 Henry Avenue. Là encore, les Quakers, bien implantés dans le milieu médical, vont jouer un rôle décisif. Quelques "sponsoring doctors" en vue risquent d'être mis au ban des sociétés médicales pour

prendre en apprentissage des jeunes filles que finalement aucune faculté n'accepte. Le pouvoir de l'argent va permettre de passer outre car un homme d'affaires va s'intéresser à une entreprise risquée mais originale : créer une université médicale féminine.

Quand le "Female Medical College" ouvre ses portes, aucun pasteur n'accepte de le bénir, aucun journal ne publie ses annonces, aucun hôpital ne reçoit ses élèves. On y enseigne pourtant de la très bonne médecine, avec des professeurs d'avant-garde, des hommes courageux. La remise des diplômes ne passe pas inaperçue : cinq cents étudiants manifestent devant le théâtre musical de Philadelphie où doit se dérouler la cérémonie. Le maire dépêche cinquante policiers et finalement huit lauréates sont couronnées. Hannah Longshore et Ann Preston seront intégrées dans le corps enseignant du collège. Cette dernière crée bientôt un hôpital près du collège : le premier hôpital universitaire. Sous son impulsion, le collège fonde une société de mission de femmes médecins qui se rendront dans le monde entier : bientôt l'élite féminine de nombreux pays orientaux viendra se former au collège. Ann Preston, devenue doyen, se battra pour faire admettre les étudiantes dans les hôpitaux de l'Etat : au début, des révoltes d'étudiants rendent la situation difficile, mais onze ans après la mort d'Ann, tous les hôpitaux de l'Etat reçoivent des étudiantes.

Même combat à la Société médicale du Comté, mais combat encore plus ardu pour le pouvoir. Refus multiples, ténacité, retour à la charge, opposition de l'ensemble des sociétés médicales des Etats-Unis. En 1871, l'ostracisme est levé, au moins théoriquement puisque pendant dix-sept ans encore toutes les candidatures féminines seront refusées. "Les femelles de toutes les espèces sont intellectuellement, physiquement et moralement inaptées à la médecine..." estime la société médicale de San Francisco !

A peu de temps de là pourtant, Mary Putman Jacobi, diplômée du collège, mais aussi de Paris, créera l'un des premiers services de pédiatrie au Mount Sinai Hospital. Elle obtiendra, grâce à l'anonymat, le Boylston Medical Prize of Harvard, l'une des récompenses les plus enviées de l'époque.

La consécration arrivera avec la reconnaissance de l'école par l'American Medical Association, autorité reconnue dans tout le pays. Le collège est classé "rang A" (le meilleur niveau) au début du siècle par la Fondation Carnegie et Rockefeller chargée d'harmoniser les études médicales aux Etats-Unis. En 1969, il devient mixte sous le nom de "Medical College of Pennsylvania". Il est actuellement le plus grand complexe hospitalo-universitaire de la région.

Johns Hopkins University : commanditée par des femmes

L'histoire de la célèbre Johns Hopkins University n'est pas moins édifiante : c'est la fortune de trois héritières des actionnaires de la société des chemins de fer "Baltimore and Ohio" qui permit à l'école de voir le jour. Trois exigences pour ces héritières : premièrement, le niveau de recrutement doit être le meilleur des Etats-Unis, deuxièmement, les étudiantes doivent y être admises sur les mêmes critères que les étudiants, troisièmement, un monument bien visible à l'entrée de l'école doit rendre hommage aux fondatrices. Cela faisait beaucoup, mais comment résister à leurs arguments : non seulement elles y mettaient toute leur fortune, mais elles avaient réussi à réunir, grâce à une campagne sans précédent, plus de dix fois ces sommes déjà fabuleuses qui permet-

traient de faire de cette université la première des Etats-Unis, dotée de tous les matériels modernes de recherche ! C'est effectivement ainsi que Johns Hopkins University devint le "gold standard" des écoles américaines, prise comme modèle par la fondation Rockefeller et Carnegie.

Cette épopée américaine donnera le coup d'envoi pour l'accession des femmes aux facultés de médecine en Europe : la France suivra de près, la Suisse sera une terre d'accueil pour nombre d'étrangères, l'Angleterre après bien des assauts finira par céder et, finalement même l'Autriche et l'Allemagne accepteront de se laisser convaincre, à l'aube du XXe siècle.

BIBLIOGRAPHIE

- BENDINER E., The "derailment" that spurred a feminist revolution in medicine. *Hospital practice*. 18 : 225, 228, 233-40, 1983.
- FLEXNER A., Medical Education in the US and Canada. Fondation Carnegie, 1910.
- KAUFMAN M., The admission of women to nineteenth century American Medical Societies. *Bull. Hist. Med.* 50 (2) : 251-60, 1976.
- LONGO M.F., History of women surgeons. *Curr. Surg.* 42 : 91-93, 1985.
- MC GOVERN, C.M. Doctors or ladies ? Women physicians in psychiatry, 1872-1900. *Bull. Hist. Med.* 55, 88-107, 1981.
- SHAMPO, M.A. and KYLE, R.A. Mary Edwards Walker. *J.A.M.A.* 249 : 1490, 1983.
- SMITH E.C., Heirs to Trotula : early women physicians in the United States. *N. Y. State J. Med.* 77 : 1160-1165, 1977.
- SMITH K., Dr Augusta Stowe-Gullen : a pioneer of social conscience. *Can. Med. Assoc. J.* 126 (12) : 1465-1467, 1982.
- STERN M.B., Lydia Folger Fowler, M.D., first american woman professor of medicine. *N. Y. State J. Med.* 77 (7) : 1137-1140, 1977.
- WEAVER B., Should women be admitted to medical school ? The issue in the late 19th century. *South Med. J.* 77 (5) : 623-625, 1984.

Les plantes et la médecine *

Exposé introductif par Pierre DELAVEAU **

C'est à Albert le Grand, l'un des maîtres de Saint-Thomas, que nous devons la création du mot plante. Avant le XIII^e siècle, on maintenait la tradition gréco-romaine en différenciant le monde végétal en deux catégories distinctes : d'abord les herbes propres à la nourriture des brebis, chèvres et vaches en pacage - la racine *bô* a fourni *boscô* en grec, puis *botanè* pour cette herbe propre à être broutée -, d'autre part les arbres, rattachés étymologiquement à la racine *dr*, signe de force, à la riche progéniture, qui fournissaient les matières premières pour de multiples applications : construction des habitations, confection d'outils et d'armes. Le Moyen Age savait aussi utiliser les joncs pour recouvrir le sol et le rafraîchir, le joncher.

Les cours de ce docte dominicain attiraient la jeunesse de toute l'Europe. Le patronage de Magnus Albertus est revendiqué par le corps des pharmaciens et son nom est perpétré à Paris par la place Maubert. Il a donc conscience de l'unicité du monde végétal. Il choisit le nom de *planta*, jusque-là utilisé par les Pline, Virgile et Columelle pour désigner les scions, boutures et rejetons ; il lui donne le sens général actuel, la traduction en *plante* datant de 1542. *Herba* prend alors de son importance, tandis que plante se met à acquérir une large place dans notre langage avec les expressions plante alimentaire, plante ornementale, plante verte, plante à parfum, plante toxique, le Jardin des Plantes, plantes médicinales... Herbe persistera toutefois dans des expressions telles que "marché aux herbes", marquant peut-être le souvenir de ventes de plantes utiles à la santé, terme que les Britanniques continuent d'utiliser pour "plantes médicinales".

Ce sont précisément ces dernières qui retiennent notre attention aujourd'hui. D'apparence un peu désuète, l'expression plante médicinale doit être définie. Consultons la Pharmacopée française qui, mieux que les dictionnaires bien décevants à ce sujet, a apporté cette année 1989 une définition rigoureuse qui manquait aux textes réglementaires. Contentons-nous de la première phrase : "Les plantes médicinales sont des plantes dont au moins une partie possède des propriétés médicamenteuses". Suivent

* Communication présentée à la séance du 21 octobre 1989 de la Société Française d'Histoire de la Médecine.

** 13 rue Soufflot, 75005 Paris.

diverses propositions précisant les qualités et les caractéristiques générales, soit une monographie de plusieurs pages.

Est-il nécessaire de rappeler que, jusqu'au début du XIXe siècle, seules les ressources naturelles pourvoyaient aux besoins de la thérapeutique et que, parmi elles, les plantes occupaient une position privilégiée? Le temps manque ici pour exposer les mécanismes qui ont dû présider au choix des plantes retenues et initier les fondements de la pharmacologie moderne.

De nos jours, il est aisé de classer ainsi les plantes dans leurs rapports avec la santé. Tout d'abord les plantes à intérêt thérapeutique. On les utilise diversement : en nature, soit pour la préparation de tisanes et sous forme de préparations galéniques diverses telles que teintures et extraits - actuellement largement modernisés grâce aux nouveaux procédés d'extraction, de nébulisation et de lyophilisation -, vins médicinaux et élixirs - préparations obsolètes dont il sera probablement parlé un peu plus tard, en particulier avec les "vins herbés" chers à Sainte-Hildegarde de Bingen -, alcoolats dont l'heure de gloire fut le XVIIe siècle, avec l'alcoolat vulnéraire, d'abord célébré par Madame de Sévigné sous le nom d'"Eau d'arquebusade", l'alcoolat de Fioraventi, l'eau de la reine de Hongrie... Toutes ces préparations galéniques sont des formes intermédiaires pouvant entrer dans la formule de fabrication de médicaments complexes.

Une troisième manière d'exploiter les constituants des plantes est d'extraire les principes actifs tels que digoxine, quinine et quinidine, chymopopaïne ; on les utilise à l'état pur comme toute substance de synthèse.

En outre, les plantes peuvent servir à l'hémi-synthèse de molécules pharmacologiquement actives à partir de certains de leurs constituants, par exemple à l'obtention de corticoïdes à partir de saponines des Dioscoréacées. Et nombre de substances chimiques relativement banales sont industriellement obtenues à partir de précurseurs généreusement produits par des plantes de grande culture, par exemple le glucose, l'acide ascorbique, le sorbitol, des acides aminés... sont indirectement issus du maïs.

C'est encore l'exploitation des remarquables activités enzymatiques des champignons pour la modification à haut rendement de diverses substances actives.

On s'explique ainsi que parmi les spécialités pharmaceutiques actuelles, celles qui sont tributaires du monde végétal atteignent une proportion de l'ordre de 30 à 40 %, sans compter les emplois indirects de constituants végétaux dans le rôle d'excipients.

Une seconde catégorie d'applications des plantes relève de la cosmétologie et bien entendu, une attention particulière doit porter aussi aux plantes à intérêt alimentaire et diététique, ainsi qu'aux plantes toxiques.

Avant toute chose, il serait intéressant d'insister sur le fait qu'un désaccord profond existe entre les conceptions anciennes et les modernes, aussi bien à propos de l'entité végétale elle-même que concernant "la maladie". Une méconnaissance de cette rupture entre "la médecine ancienne", dont nous constatons encore l'émergence au début de ce siècle avec l'application de vieux modes de pensée en matière thérapeutique, et la médecine moderne, amène à des contre-sens graves dans l'interprétation des textes anciens. Cette erreur fondamentale dans la connaissance des usages traditionnels renforce d'autre part les fâcheuses tendances de nos contemporains à accepter sans esprit critique de trop nombreuses affirmations sans fondement. Mais le programme prévu ne

me permettra pas de développer personnellement et de discuter cet aspect pourtant fondamental si l'on envisage les utilisations modernes des plantes.

Celles qui sont actuellement utilisées ressortissent surtout au fonds méditerranéen qui a été complété ensuite par les acquisitions des terres nouvelles dès le XVI^e siècle. Le Moyen Age avait été fidèle à la pensée des grands auteurs de l'Antiquité et il est probable que l'un des progrès en matière de santé au cours des dix siècles fut d'exploiter habilement les plantes médicinales, surtout à partir de ces centres de civilisation qu'étaient les abbayes.

C'est pourquoi, invité par le professeur André Cornet, président de notre société, à organiser une séance axée sur les plantes et la médecine, il nous a paru impossible de traiter les plantes médicinales dans leur généralité. Ont été retenus trois aspects particuliers. Le professeur Jean Barbaud nous parlera des capitulaires fameux *De villis* de Charlemagne, témoignage du soin pris par le souverain pour développer la production de plantes utiles à son empire. Nul n'était mieux autorisé que notre collègue dont les connaissances des langues médiévales s'ajoutent à de solides compétences scientifiques.

Au R.P. René Courtois reviendra de nous présenter l'abbaye de Vauclair sous l'angle de l'organisation du jardin botanique et de la culture de plantes médicinales pendant plusieurs siècles. Spécialiste de l'archéologie des abbayes cisterciennes, le R.P. Courtois a la chance de résider à Vauclair, dans l'Aisne, où il a reconstitué une collection de plantes médicinales dont beaucoup correspondent à celles dont il nous aura été précédemment parlé. Le fait important est que les archives de cette abbaye détruite par les bombardements de la grande guerre sont pour la plupart sauvées et conservées. Elles sont d'autant plus précieuses que des destructions quasi-systématiques ont abîmé les archives et les trésors des abbayes sous la Révolution, pendant l'Empire (abbaye de Jumièges) et même encore au début de la Restauration (abbaye de Marmoutiers près de Tours).

Peut-être, si le temps de parole le permet, le docteur Alain Ségal nous fera-t-il part de ses connaissances sur les jardins botaniques de la ville de Reims, exemple intéressant de productions végétales urbaines.

Enfin, Madame J. Mouliérac nous invitera à un retour en arrière, les yeux fixés sur Dioscoride. Médecin du I^{er} siècle d'origine grecque - on devrait dire Dioscoridès - bénéficiaire d'une formation classique, il participait aux déplacements des légions romaines auxquelles il était affecté. Ses enquêtes auprès des guérisseurs, des bergers, lui ont permis de recueillir de nombreuses informations sur les traditions de médecine populaire de l'époque et sur les plantes méditerranéennes et du Proche-Orient. Son influence et son rayonnement ont marqué non seulement le monde romain, puis chrétien, mais encore celui des lettres arabes dont les manuscrits traduisent de façon évidente les échanges culturels et scientifiques qui s'établissaient entre les peuples des rivages de la Méditerranée. Mme Mouliérac, pharmacien, est responsable de l'"Unité Art Islamique" à l'Institut du Monde Arabe et membre, comme M. Barbaud et moi-même, de la Société d'Histoire de la Pharmacie.

C'est donc à une sorte de séance mixte réunissant des membres des deux sociétés que nous sommes conviés grâce à l'aimable attention de notre président et je me fais l'interprète de nombreuses personnes ici présentes pour le remercier sincèrement.



Pavot Cornu
Dioscoride - De materia medica.

Les illustrations de plantes dans quelques manuscrits arabes de Dioscoride *

par Jeanne MOULIÉRAC **

Dioscoride (c. 40-90) dont le nom arabisé est Diyuskurides al-'Ayn Zarbi est, après Galien, le médecin le plus cité par les musulmans. Son traité de matière médicale qui décrivait plus de cinq cents plantes médicinales, regroupées selon leurs effets physiologiques et accompagnées de dessins de son contemporain Cravetas, a été le fondement de la pharmacopée arabo-islamique. Il a fait l'objet de plusieurs traductions dont les deux principales furent réalisées l'une en Orient, l'autre en Occident. On en connaît actuellement un assez grand nombre de copies dont plus d'une douzaine de manuscrits illustrés.

La première traduction se situe dans le vaste mouvement scientifique qui se développa autour de Bagdad sous l'impulsion des califes abbassides, en particulier sous les règnes de Harun al-Rashîd et de son fils al-Ma'mûn. Une médecine savante était encore enseignée dans les centres urbains des empires byzantin et sassanide. Al-Ma'mun appela en consultation Jirjîs ibn Bakhtyshû, directeur de l'école de médecine de Gondêshâpûr, et lui demanda de traduire en arabe les grands traités médicaux laissés par les Grecs. De nombreux savants, de diverses origines, participèrent à cette entreprise.

Dioscoride avait déjà été traduit du grec en syriaque et cette version avait été utilisée, en 696, par un certain Stéphane, fils de Basile, pour établir le premier texte arabe. Hunayn ibn Ishâq (809-877) reprit et corrigea cette traduction à partir d'un original grec. Hunayn, d'origine nestorienne, avait été l'élève de Jirjîs ibn Bakhtishû' avant de devenir médecin officiel du calife al-Mutawakkil. En évitant autant que possible les simples transcriptions, il contribua à la naissance d'un véritable vocabulaire scientifique en langue arabe. Sa traduction de Dioscoride se répandit in extenso ou fragmentairement dans le monde islamique oriental, devenant le fondement de la pharmacopée musulmane, sous le nom de *Livre des plantes médicinales (Kitâb al-Hashs' sish fi Mawâdd al-Ilâj)* ou encore *Livre des médicaments simples (Kitâb al-Adwiya)*. On en fit également une version alphabétique développée d'un maniement plus commode.

* Communication présentée à la séance du 21 octobre 1989 de la Société Française d'Histoire de la Médecine.

** Institut du monde arabe, 1 rue des Fossés-Saint-Bernard, 75005 Paris.

Malgré le souci de rigueur scientifique qui caractérise l'oeuvre de Hunayn, deux sortes de difficultés ne pouvaient être évitées. La première était d'ordre botanique : toutes les espèces décrites par Dioscoride étaient-elles connues dans cette aire géographique ? La seconde était d'ordre linguistique et lexical : comment dénommer les espèces sans équivoque et avoir des équivalents convenables entre le grec, le syriaque, l'arabe et le persan ? D'où des gloses marginales nombreuses et souvent importantes et de constantes révisions de l'ouvrage.

Les manuscrits conservés s'échelonnent du XI^e au XV^e siècle. Le plus ancien, qui date de 1083 (1), est basé sur un texte de 990 qui serait déjà une adaptation de celui de Hunayn. Le plus tardif, de 1461-64 (2), contient le texte de Hunayn non illustré et une traduction persane riche de 488 miniatures. La plupart des copies, datées ou non, sont du XIII^e siècle (3).

Dans l'Occident musulman, il s'avéra nécessaire, au Xe siècle, à la cour du calife omeyyade de Cordoue, d'adapter la version orientale du texte de Dioscoride à la nomenclature hispano-arabe. Ayant reçu en cadeau de l'empereur byzantin Constantin VII Porphyrogénète une copie grecque illustrée de Dioscoride, 'Abd al-Rahman III (912-961) fit entreprendre une nouvelle traduction à laquelle participèrent un moine dénommé Nicolas, venu de Constantinople à la demande du calife, et Hasdây ibn Shaprut, médecin et traducteur juif de Cordoue, assistés d'un groupe de savants parmi lesquels figurait le médecin et botaniste Ibn Juljul.

La Bibliothèque Nationale, à Paris, possède une copie espagnole ou maghrébine de Dioscoride (4) du XIII^e siècle, dont les illustrations présentent d'ailleurs des affinités avec celles de l'Ecole de Bagdad. Mais les manuscrits occidentaux publiés sont rares. Vraisemblablement parce que l'ouvrage de Dioscoride, au lieu d'être simplement copié, a fait l'objet de *Commentaires* tels ceux d'Ibn Juljul et d'Ibn al-Baytar ou donné naissance à des travaux originaux comme *Le livre des médicaments simples* d'al-Ghafikî (*Kitâb al-adwiya al-mufrada*) ou le *Traité des simples* d'Ibn al-Baytar (*Djamî al-Mufridat*).

Les illustrations des traductions arabes furent copiées sur celles des textes grecs. Preuve en fut apportée par le Dr E. Bonnet, assistant au Museum National d'Histoire Naturelle : en comparant une version grecque et une version arabe de Dioscoride, à la Bibliothèque Nationale, il remarqua que, sur près de trois cents figures de plantes et d'animaux, ces deux manuscrits (5) contenaient 160 figures semblables à quelques détails, dont 70 tout à fait identiques. Ces deux copies dériveraient donc d'un même original grec non identifié.

Manuscrits incomplets, en désordre ou mal reliés, autant de causes d'erreurs pour un copiste peu versé en botanique. Parfois, l'image ne correspond même plus au texte. Généralement d'ailleurs cette image est fort imprécise, selon nos critères actuels de classification et l'identification des plantes malaisée, voire même impossible.

Dans certains manuscrits de l'Ecole de Bagdad, personnages et animaux viennent s'ajouter aux illustrations et forment de véritables scènes de genre qui captent l'attention du lecteur au détriment du sujet principal : la plante médicinale. On assiste ainsi peu à peu à une standardisation de ces illustrations, les peintres utilisant indifféremment un certain nombre de motifs dans les ouvrages de botanique ou de zoologie (6). Les plantes peuvent aussi se réduire à un fond végétal, indéterminé, qui se retrouve sur les

miniatures des textes littéraires (7), ou encore sur des céramiques. Elles peuvent même complètement disparaître. Selon les colophons conservés, nombre de ces ouvrages furent réalisés dans les ateliers de petites cours ou de villes dont les copistes ne s'inquiétaient guère de la précision des planches botaniques. La schématisation et la recherche de symétrie, qui sont des caractéristiques de l'art islamique, s'ajoutent à l'effet déformant de la copie : les plantes perdent leurs caractères spécifiques. Le manuscrit scientifique entre dans le domaine de l'histoire de l'art où l'image obéit à des conventions qui privilégient l'archétype aux dépens de l'individuel : prince, savant, disciple, chacun révèle son identité, au premier coup d'oeil, par son attitude ou son vêtement.

Les possesseurs ultérieurs des manuscrits vont donc essayer, pour leur usage quotidien, de les compléter et de les rendre plus précis par de nombreuses notes marginales d'un grand intérêt. Le botaniste Ibn al-Sûrî (mort en 1234) essaya de réagir contre cette tendance : lors de ses recherches sur le terrain, il se faisait accompagner d'un dessinateur chargé de représenter les plantes aux différents stades de leur croissance... Mais de ses travaux, rien ne nous est parvenu.

Le contraste est donc frappant entre le souci de rigueur scientifique qui a entouré les traductions du texte de Dioscoride (qualité des originaux, création de commissions de savants...) et l'imprécision des illustrations des manuscrits qui nous sont parvenus.

En réalité, nous avons là le reflet de la société de l'Orient médiéval et musulman qui se désintéresse, au profit des sciences religieuses, de la recherche scientifique si vivement encouragée et soutenue par le califat aux IX-Xe siècles ; ce phénomène est perceptible dans l'évolution des bibliothèques. Al-Ma'mûn crée une Maison de la Sagesse (*Bayt al-hikma*), pour les traducteurs et les savants qui travaillent à l'étude des manuscrits scientifiques et philosophiques, tout en polémiquant et en faisant des observations astronomiques. Au XIIe siècle, le pouvoir crée des *madrassa*, établissements d'enseignement supérieur, destinés à former principalement des fonctionnaires, versés dans les sciences religieuses et la doctrine sunnite ainsi que les sciences qui en dépendent comme le droit. Le pouvoir politique en tant que tel a abandonné le domaine scientifique, même si les princes, individuellement, continuent à protéger ou encourager les savants (Saladin accueillera et protégera Maimonide). Ce désintérêt, réel déjà dès l'époque des plus anciens manuscrits arabes conservés de Dioscoride (1083), permet de mieux comprendre pourquoi leur étude est souvent plus importante pour l'histoire de l'art que pour l'histoire des sciences : ce sont les plus anciens manuscrits illustrés parvenus jusqu'à nous.

NOTES

Dioscoride a donné lieu à de très nombreux travaux; citons en particulier ceux de J.M. RIDOLE et d'A. TOUWAIDE. Voir également :

SADEK Mahmoud H. The arabic materia medica of Dioscorides. Les éditions du Sphinx, 1983, 229 pp., 55 pl.

Les notes ne concernent que les manuscrits cités dans le texte

- (1) Leyde, Bibliothèque de la Rijksuniversiteit, Codex or. 289 Warn.
- (2) Istanbul, Bibliothèque du Palais de Topkapi, Ahmet III, 2147.
- (3) a) 1224 Istanbul, Bibliothèque de la Suleymaniye, Aya Sofia ms. 3703 ; une trentaine de feuillets de ce manuscrit en ont été détachés au début du siècle et sont actuellement dispersés dans des collections publiques ou privées d'Europe et d'Amérique. Elles représentent le plus souvent de petites scènes pleines de vie concernant la cueillette des plantes ou la préparation des médicaments.
 (b) 1228, Istanbul, Bibliothèque du Palais de Topkapi, Ahmet III 2127.
 (c) 1239, Oxford, Bodleian Library, ms 138.
 (d) 1244, Bologne, Bibliothèque de l'Université, codex ara. 2954.
- (4) ms arabe 2850 ; signalons que le texte est fragmentaire et les feuillets en désordre (les premiers correspondent au livre IV de Dioscoride).
- (5) ms grec 2179 et arabe 4947 : voir Dr E. Bonnet, Etude sur les figures de plantes et d'animaux peintes dans une version arabe, manuscrite, de la matière médicale de Dioscoride, conservée à la Bibliothèque Nationale de Paris. *Janus*, Harlem, 1909, pp. 294-303.
- (6) Tel *Les propriétés des animaux* d'Ibn Bakhtîshû' (*Manâfi' al-Hayawân*), Londres, British Library, ms. 2784.
- (7) Comme les *Scéances* de Hariri (*Magamat*), Paris, Bibliothèque Nationale, ms arabe 5847, daté de 1237.

SUMMARY

The Illustrations of Plants in Some Arabic Manuscripts of Dioscoride.

The arabic translations of Dioscoride were effected with a great care in search of scientific accuracy, from greek originals. The illustrations of the known manuscripts, dated between the XIth and the XVth centuries, do not show such a intention. Some of them belong rather to the history of art than to the history of sciences. Made in workshops where painters used conventions of islamic art, they attract attention by their schematisation and taste of symmetry which take them far away from nature.

Le Capitulaire *De villis* et le développement des jardins médicaux sous Charlemagne *

par Jean BARBAUD **

Dans le capitulaire *De villis*, Charlemagne indique la façon dont il veut voir gérer les propriétés affectées à son usage, afin que toutes les personnes qui vivent sur de tels domaines ne manquent de rien. Il entendait, par ailleurs, s'assurer de l'exécution de ses directives et demandait à ses intendants de lui adresser chaque année, à Noël, des états relatifs aux revenus du domaine avec mention expresse du "compte des légumes, des fruits d'arbres, des noyers, des noisetiers, des arbres greffés de diverses espèces et des jardins" (art. 62).

Dans le corps du capitulaire (1) sont évoquées les céréales, dont le blé (le pain était à la base de l'alimentation dans le haut Moyen-Age), la vigne, certaines plantes textiles comme le lin et le chanvre, des plantes tinctoriales : garance et guède, le chardon à foulon utilisé pour le cardage des laines et des draps mais dans l'article 70 et dernier, Charlemagne donne une liste de 73 herbes et de 16 arbres qu'il entend voir cultiver dans ses domaines. Parmi elles, on relève des plantes potagères, des condiments, des plantes médicinales ; toutes avaient été reconnues comme possédant des vertus thérapeutiques et diététiques. Plus de la moitié d'entre elles étaient des plantes communes spontanées ou subsponnées. Alors, pourquoi obliger les gérants des domaines royaux et impériaux à cultiver de telles plantes ?

Il est certain que le scribe qui a rédigé l'article 70 du capitulaire avait à sa disposition une documentation importante sur les espèces rémunérées ainsi que sur leurs propriétés tant médicales qu'alimentaires sans pour autant être informé de leur distribution géographique et de leur état naturel : plantes cultivées ou sauvages, spontanées ou subsponnées. Aussi, cet article 70 nous apparaît-il davantage comme une compilation théorique de plantes et de fruits qui avaient été ou étaient encore plus ou moins utilisés à des fins médicales ou alimentaires que comme la directive stricte que pourrait laisser supposer son premier terme : *volumus*.

* Communication présentée à la séance du 21 octobre 1989 de la Société Française d'Histoire de la Médecine.

** 22 avenue des Piliers, 94210 La Varenne-Saint-Hilaire.

Dans la pratique, il est évident que seules devaient être cultivées dans un lieu déterminé les espèces qui répondaient aux habitudes alimentaires et aux usages thérapeutiques en vigueur et que l'on n'y rencontrait pas à l'état naturel.

En nous reportant à l'époque où le capitulaire a été écrit, nous examinerons : les sources de l'article 70, leur tradition, la mesure dans laquelle les jardins médicaux carolingiens s'en sont inspirés.

L'article 70 ne constituait pas une innovation. Si le scribe a mentionné des plantes utilisées à l'époque, il en a également cité certaines dont les propriétés avaient été décrites antérieurement mais qui n'étaient plus ou peu employées et en a omis d'autres dont l'emploi était devenu fréquent. De nombreux textes transmis ou recopiés par les moines étaient en effet disponibles dans les monastères de la fin du VIII^e siècle.

C'est d'abord Pline qui, dans son *Histoire Naturelle*, mentionne les 73 herbes et les 16 arbres du capitulaire. Or, Pline n'était ni médecin ni botaniste mais encyclopédiste. Il citait ses sources et, à l'occasion, indiquait les utilisations médicales de celles dont on lui avait vanté les mérites en Orient, en Afrique, en Gaule, en Espagne ou en Germanie (2).

Son contemporain Dioscoride, médecin grec qui suivait les armées romaines, n'a pas hésité à reprendre certaines de ses indications. Il mentionne 88 espèces sur les 89 de l'article 70 ; cette mention n'implique cependant pas, malgré le titre de son ouvrage *De materia medica*, qu'elles soient toutes destinées à un usage thérapeutique. En effet, dans ce traité, Dioscoride cite aussi bien les "arbres et les choses qui en naissent comme sucs, légumes et fruits" que les "herbes du jardin qui sont bonnes à manger" et que les "racines, sucs et herbes utiles en médecine" (3).

A partir du I^{er} siècle, on voit naître une distinction entre les plantes alimentaires et les plantes médicinales, bien que cette différence ne soit pas toujours très nette. Les plantes sont mentionnées d'une part par des agronomes, tels Columelle et Palladius ou des gastronomes tels Apicius, et d'autre part par des médecins, tels Galien et Marcellus auxquels il convient d'ajouter Isidore de Séville, compilateur dont les écrits étaient très répandus à la fin du VIII^e siècle. La transition entre les deux est assurée par des diététiciens tels Anthimus et Théodore.

Columelle a consacré un livre à la culture des jardins. Son jardin personnel n'apparaît pas être la grande exploitation d'un maraîcher, d'un fleuriste ou d'un fruitier mais comme un lopin de terre qui produit un peu de tout. Columelle est un vieux romain dont le jardin donne des fleurs, des plantes médicinales et des légumes. 42 herbes et 12 arbres se retrouvent dans le capitulaire (4).

Au IV^e siècle, Palladius, dans un livre destiné aux paysans, leur indique les travaux à effectuer chaque mois ; 48 herbes et tous les arbres qu'il décrit sont mentionnés au capitulaire (5).

Apicius était connu au I^{er} siècle pour ses extravagances culinaires mais parmi les recettes qu'il propose, il en indique certaines qui constituent des recettes médicinales où il attribue à des plantes telles que la bette, l'âche, le céleri et les poireaux des propriétés intestinales qui n'étaient mentionnées ni par Pline ni par Dioscoride. 45 herbes et les fruits de 14 arbres se retrouvent dans le *De villis* (6).

Les herbes du capitulaire sont également citées par les médecins. Toutes l'étaient par Galien (IIe siècle) qui, comme Dioscoride, les classe selon la théorie hippocratique des éléments et de leurs caractères (7).

Marcellus, originaire de Bordeaux, archiatre et ministre de Théodore le Grand (début du Ve siècle), en cite 58 dans le *De medicamentis liber* (8).

Isidore de Séville qui s'était beaucoup inspiré de Dioscoride et d'autres médecins latins en mentionne 59 (9).

A partir du Ve siècle apparaissent les ouvrages de diététique.

D'abord Anthimus, médecin grec exilé de Constantinople et envoyé par Théodoric à Metz auprès de Thierry, roi d'Austrasie et qui adresse à celui-ci un livre d'hygiène alimentaire où l'on trouve cités 25 herbes et 13 arbres du capitulaire (10), puis Théodore de Tarse qui, dans la *Diaeta Theodori* (11), indiquait les propriétés de divers aliments dont celles d'herbes et de légumes divers. 27 plantes se retrouvent dans le *De villis*.

Les documents mentionnés ci-dessus ont été exploités par le ou les rédacteurs de l'article 70 qui les avaient trouvés réunis dans les bibliothèques des lieux où ils travaillaient : monastères ou palais royaux. Comment ces documents sont-ils arrivés en leur possession ?

En cette fin du VIIIe siècle, l'Occident commence à sortir de l'anarchie et prend la forme qu'il conservera pendant des siècles. Le travail laborieux des copistes qui avaient sauvé les oeuvres de l'Antiquité n'avait pas été inutile et favorisa partout un renouveau culturel. A l'origine de ce courant se situe Cassiodore, préfet du prétoire sous Théodoric, roi des Ostrogoths ; il avait amassé, copié ou fait copier un grand nombre de manuscrits réunis à Ravenne. Lorsqu'il quitta ses fonctions, il fonda dans sa propriété de Vivarium, en Calabre, une véritable université monastique où il transporta sa riche bibliothèque. A sa mort, son université ne lui survécut pas, pas plus que sa bibliothèque qui fut en grande partie transférée au palais des Papes au Latran (12).

Dès le VIIe siècle, Rome, lieu de pèlerinage, était devenu un centre de culture tant religieuse que profane et son renom venait aussi de sa richesse en manuscrits. Cependant les papes avaient pris l'habitude de prêter généreusement les livres du Latran dont une partie provenait de la bibliothèque de Cassiodore. De nombreux manuscrits sont ainsi donnés, à la fin du VIIe siècle, à Benoît Biscop pour équiper les monastères de Wearmouth et de Yarrow. Or, c'est à Yarrow que vécut Bède le Vénérable, l'homme le plus cultivé de son temps où, durant quarante ans, ce fut pour lui "une joie d'être toujours occupé à apprendre, à enseigner ou à écrire" (13). Son disciple Egbert, évêque d'York, eut parmi ses élèves le jeune Alcuin né vers 730.

A la même époque, en 669, Théodore de Tarse et Adrien arrivent à Canterbury et enseignent les sciences, notamment naturelles et médicales, aux moines anglo-saxons (14).

En Gaule, dès le début du VIIIe siècle, les monastères de Fleury-sur-Loire, de Saint-Martin de Tours et surtout de Corbie, bénéficièrent des largesses papales et reçurent des manuscrits romains.

Les manuscrits emportés par Benoît Biscop furent recopiés et revinrent sur le continent par les moines northumbriens qui évangélisèrent la Germanie : Willibrod qui fonda l'abbaye d'Echternach, Boniface qui fonda l'abbaye de Fulda et eut pour successeur à la tête de cette abbaye Raban Maur, élève d'Alcuin. Raban Maur eut à son tour pour élève Walafriid Strabus qui devint abbé de Reichenau. Le renouveau de la culture monastique se poursuit, les scriptoria se multiplient où sont recopiés auteurs ecclésiastiques et profanes. C'est ainsi qu'à la fin du VIII^e siècle et au début du IX^e, on avait recopié :

Hippocrate à Saint-Gall,

Pline à Corbie, à Saint-Gall et à Saint-Denis,

Dioscoride à Fleury-sur-Loire,

Galien à Fleury-sur-Loire et à Saint-Gall,

Columelle à Corbie,

Palladius à Saint-Gall et à Saint-Denis,

Isidore à Tours, Fleury, Luxeuil et Saint-Gall,

Apicius à Tours,

Marcellus à Fulda, lui-même recopié dans le Nord-Est de la France au début du IX^e siècle,

Cassiodore à Tours, Corbie, Saint-Gall et Saint-Denis,

Alcuin à Tours, Fleury et Saint-Gall, etc... (15).

On est en droit de penser qu'une partie de ces manuscrits était à la disposition du copiste qui rédigea l'article 70 du capitulaire.

Qui était ce scribe ?

On peut penser, sinon à Alcuin, du moins à un de ses disciples. En effet, Alcuin, qui avait rencontré Charlemagne à Parme en 781, resta auprès de lui de 782 à 790 (16). Après un séjour de trois ans en Angleterre, de 790 à 793, il revint en France et obtint du roi, en 796, l'abbaye de Saint-Martin de Tours où, nous l'avons vu précédemment, bon nombre de manuscrits furent recopiés. C'est l'époque à laquelle aurait été rédigé le capitulaire *De villis* (17) dans l'un des palais royaux ou un monastère du Nord-Est de la France ou de l'Allemagne rhénane. On notera qu'Alcuin lui-même s'intéressait à la médecine et aux plantes. Il a donné une description poétique du jardin aux herbes de l'abbaye de Cormery, près de Tours (18) et, dans sa correspondance, on trouve divers conseils de diététique et d'utilisation des herbes médicinales (lettre CCXX à Benoit d'Aniane) (19).

Mais si ce scribe avait à sa disposition des documents énumérant et décrivant les propriétés des simples utilisés en alimentation et en médecine, il n'a pas pour autant réalisé une oeuvre originale ; il s'est borné à relever, parmi les herbes et arbres indigènes, celles et ceux d'entre eux qui étaient le plus fréquemment cités dans les textes consultés sans pour autant être informé de leur distribution géographique, de leur état naturel ou de leur utilisation pratique.

Cet article nous apparaît donc plus être une énumération théorique que la prescription stricte que pourrait laisser supposer le mot *volumus*.

Dans l'esprit de son rédacteur, l'article 70 devait avoir pour effet de promouvoir la culture de certaines herbes qui possédaient les caractères organoleptiques primordiaux : le chaud, le froid, le sec et l'humide conformément à la doctrine hippocratique. Les ouvrages de Pline, de Dioscoride et de Galien, relayés par ceux de Marcellus et d'Isidore, constituaient des références sûres.

La pratique était cependant très différente. Sur le plan thérapeutique, on n'utilisait dans les campagnes que des recettes simples comprenant essentiellement des espèces locales communes spontanées ou subsponnées. Marcellus en avait déjà cité plus de 2.500 dans la *De medicamentis liber* où il avait fait connaître les ressources de la pharmacopée gauloise. On a tendance actuellement à englober ces recettes sous l'appellation plus ou moins péjorative de médecines populaires sans voir qu'il s'agit là d'une somme de traditions et d'expérimentations souvent obscures transmises de génération en génération.

Les recueils de recettes des VIIIe, IXe et Xe siècles en font foi. Nous avons pu étudier huit textes de cette époque : antidotaires et réceptaires et dénombré 1.616 formules dont 875 dans les antidotaires et 741 dans les réceptaires. 310 plantes sont citées dont 56 sont mentionnées au capitulaire (21). Ces plantes sont-elles alors cultivées dans les jardins carolingiens ?

Pour répondre à cette question, nous disposons de six textes, plans, inventaires ou herbarius écrits dans des monastères.

C'est tout d'abord le plan de Saint-Gall, dessiné en 820 et comprenant deux jardins : un jardin de plantes médicinales et un jardin de plantes potagères. Le premier comprend seize plantes, toutes mentionnées au capitulaire, le second dix-huit plantes potagères dont dix-sept citées dans le capitulaire. Vu les dimensions réduites des plates-bandes consacrées à chaque espèce, on peut penser que les plantes récoltées ne pouvaient permettre d'assurer les soins et la subsistance de toute la communauté. Aussi, estimons-nous que les espèces mentionnées sont simplement présentées à titre indicatif ou d'essai et que, si dans les abbayes de l'époque carolingienne des jardins ont été réalisés, ils n'ont pas nécessairement suivi les indications du plan de Saint-Gall (22).

Ce sont ensuite les inventaires des deux domaines royaux d'Annapes et de Tréola, établis en application des dispositions de l'article 62 du capitulaire et mentionnant le premier, vingt plantes dont dix-neuf figurent au capitulaire, le deuxième vingt-sept plantes dont vingt-cinq au capitulaire (23).

Trois autres textes semblent donner des indications sur la composition des jardins carolingiens.

Un manuscrit copié dans le troisième quart du IXe siècle à l'abbaye de Corbie décrit un *herbarius* de soixante plantes dont dix-neuf figurent au capitulaire (24).

Raban Maur, abbé de Fulda, mentionne dans le *De universo*, écrit vers 830, aux chapitres VIII (*De herbis aromaticis sive communibus*) et IX (*De oleribus*) du livre XIX, vingt-neuf plantes du capitulaire (sur une centaine). Cet auteur, élève d'Alcuin, avait dédié son ouvrage *Ad Ludovicum regem invictissimum Franciae* (c'est-à-dire Louis le Pieux) (25).

Enfin, en 840, Walafriid Strabus, abbé de Reichenau et élève de Raban Maur, compose un petit *Hortulus* en vers dédié *Ad Grimaldum monasteri Sancti Galli abbatem* où il donne une liste de vingt-trois plantes dont dix-huit mentionnées au capitulaire (26).

La liste des plantes du capitulaire est donnée en annexe. Leur identification peut soulever quelques réserves, pour certaines d'entre elles du moins, attendu que la correspondance avec une espèce actuelle peut être rendue difficile du fait de leur évolution par croisements successifs. Sont mentionnées celles qui étaient utilisées en thérapeutique d'après les formulaires de l'époque, celles qui étaient cultivées dans les jardins de Saint-Gall, de Tréola et d'Annapes et celles qui sont citées dans les herbairius ou hortulus du IXe siècle (Corbie, Raban Maur et W. Strabus).

Parmi les 56 plantes utilisées en thérapeutique, 35 sont cultivées dans les jardins qui ont été réalisés et 40 dans les *hortulus* ; encore convient-il de noter que ce ne sont pas nécessairement les mêmes plantes que l'on retrouve dans ces jardins ; seule la menthe des jardins figure dans tous.

Sur ces 56 plantes, plus de la moitié sont à la fois médicinales, potagères et/ou condiments. Nombreuses sont celles qui sont mentionnées dans les jardins : persil, âche, chou-rave, bette, poireau, ail, ciboule, etc... En revanche, d'autres ne sont mentionnées ni dans les jardins ni dans les *herbularius* : carvi, estragon, meum, séséli, asaret, carotte, arroche, etc...

Certaines plantes utilisées comme médicinales par les médecins gréco-latins et citées dans le capitulaire ne sont pas mentionnées dans les formulaires médicamenteux de l'époque (la bardane, la tanaïse et la sclarée ou le sont fort peu comme l'arroche ou le dictame). En revanche, des herbes considérées comme des panacées et utilisées de tous temps par les médecins ne sont pas citées dans le capitulaire (la bétouine, l'aigremoine, le marubbe, l'aristoloche, la germandrée, le plantain, etc...). Sans doute, le rédacteur de l'article 70 connaissait-il bien ces herbes qui existaient à l'état naturel et il n'a pas jugé utile d'en prescrire la culture. On fera remarquer que d'autres plantes d'étymologie grecque, comme la jusquiame, le millepertuis, l'hysope, utilisées par les byzantins (Oribase, Alexandre de Tralles) ont connu une certaine vogue en Europe occidentale à partir des VIIIe et IXe siècles. Leur utilisation apparaît dans les formulaires carolingiens mais elles ne sont pas citées dans le capitulaire, sans doute parce que non mentionnées dans les documents à la disposition du rédacteur.

En conclusion, le capitulaire *De villis* se présente bien comme une énumération plus ou moins théorique, une compilation plus ou moins savante de plantes utilisées à l'époque tant dans le domaine alimentaire que dans le domaine thérapeutique et qui étaient citées dans les ouvrages considérés alors comme classiques.

56 plantes entrent dans la composition des quelque 1.600 formules figurant dans huit recueils de recettes couvrant les VIIIe, IXe et Xe siècles. La plupart d'entre elles sont d'ailleurs des plantes communes croissant spontanément dans les campagnes de l'époque et abondamment citées dès le Ve siècle par Marcellus.

Si quelques-unes d'entre elles étaient cultivées dans des jardins médicaux ou mentionnées dans des hortulus écrits par des moines, c'était vraisemblablement parce que mieux connues de leurs auteurs et plus fréquemment utilisées compte tenu, d'une part, des ressources locales, ressources qui dépendaient évidemment du climat et, d'autre part, des habitudes alimentaires et thérapeutiques du lieu considéré, sans compter encore avec les fantaisies du moine jardinier.

ANNEXE

LES PLANTES DU CAPITULAIRE

La première colonne indique le nom mentionné dans le capitulaire.

La deuxième colonne donne, dans la mesure du possible, la dénomination de la plante actuelle. Pour certaines plantes, la correspondance est difficile à établir par suite des croisements qui ont pu s'effectuer spontanément ou non et certaines espèces actuelles peuvent être éloignées des espèces connues au Moyen-Age.

+ Plantes mentionnées dans les formulaires des VIIIe, IXe et Xe siècles.

++ Plantes mentionnées dans les trois jardins réalisés : Saint-Gall, Annapes et Tréola.

+++ Plantes mentionnées dans les trois hortulus de Corbie, de Raban Maur et de W. Strabus.

Les plantes sont indiquées dans l'ordre du capitulaire.

<i>Lilium</i>	Lis	+	++	+++	<i>Intubas</i>	Chicorée			
<i>Rosa</i>	Rose	+	++	+++	<i>Diptanum</i>	Dictame	+		+++
<i>Fenigrecum</i>	Fenugrec	+	++	+++	<i>Sinape</i>	Moutarde	+	++	+++
<i>Costum</i>	Balsamite	+	++	+++	<i>Satureiam</i>	Sarriette	+	++	+++
<i>Salviam</i>	Sauge	+	++	+++	<i>Sisimbrium</i>	Cresson			
<i>Rutam</i>	Rue	+	++	+++		(variété) (30)			
<i>Abrotanum</i>	Aurone	+	++	+++	<i>Mentam</i>	Menthe des			
<i>Cucumeres</i>	Concombre					jardins	+	++	+++
	(variété)	+		+++	<i>Mentastrum</i>	Menthe			
<i>Pepones</i>	Melon					(variété) (31)	+	++	+++
	(variété)			+++	<i>Tanazitam</i>	Tanaïsie			
<i>Curcubitas</i>	Gourde				<i>Neptam</i>	Cataire	+	++	+++
	(variété)			+++	<i>Febrifugiam</i>	Camomille			
<i>Fasiolum</i>	Dolique		++	+++		ou/et			
<i>Ciminum</i>	Cumin	+	++	+++		centaurée (32)+			
<i>Ros marinum</i>	Romarin	+	++		<i>Papaver</i>	Pavot	+	++	+++
<i>Careium</i>	Carvi	+			<i>Betas</i>	Bette	+	++	
<i>Cicerum italicum</i>	Pois chiche	+		+++	<i>Vulgigina</i>	Asaret	+		
<i>Squillam</i>	Scille	+		+++	<i>Mismalvas id est</i>				
<i>Gladiolus</i>	Iris	+	++	+++	<i>Alteas ibisca</i>	Guimauve	+	++	+++
<i>Dragantea</i>	Estragon ou/et				<i>Malvas</i>	Mauve	+	++	+++
	bistorte (27)	+			<i>Carvitas</i>	Carotte	+		
<i>Anesum</i>	Anis	+	++		<i>Pastenacas</i>	Panais	+	++	
<i>Coloquintidas</i>	Coloquinte	+			<i>Adripias</i>	Arroche	+		
<i>Solsequiam</i>	Tournesol ou/et				<i>Blidas</i>	Blette			
	souci (28)		++		<i>Ravacaulos</i>	Chou-rave	+	++	+++
<i>Ameum</i>	Meum	+			<i>Colos</i>	Chou		++	+++
<i>Silum</i>	Séséli				<i>Uniones</i>	Oignon			++
	(ou sium)	+			<i>Britlas</i>	Ciboulette		++	
<i>Lactucas</i>	Laitue	+	++	+++	<i>Porros</i>	Poireau	+	++	+++
<i>Git</i>	Nigelle				<i>Radices</i>	Radis noir		++	+++
	(variété)	+	++		<i>Ascalonicas</i>	Echalotte		++	
<i>Eruca sativa</i>	Roquette	+		+++	<i>Cepas</i>	Ciboule	+	++	+++
<i>Nasturtium</i>	Cresson				<i>Alia</i>	Ail	+	++	+++
	(variété) (29)	+		+++	<i>Warantiam</i>	Garance			
<i>Parduna</i>	Bardane				<i>Cardones</i>	Chardon	+		
<i>Puledium</i>	Pouliot	+	++	+++	<i>Fabas maiores</i>	Fève	+		+++
<i>Olisatum</i>	Maçeron	+	++	+++	<i>Pisos mauriscos</i>	Pois			+++
<i>Petroselinum</i>	Persil	+	++	+++	<i>Coriandrum</i>	Coriandre	+	++	+++
<i>Apium</i>	Ache	+	++	+++	<i>Cerfolium</i>	Cerfeuil	+	++	+++
<i>Livisticum</i>	Livèche	+	++	+++	<i>Lacteridas</i>	Epurge	+		
<i>Savinam</i>	Sabine	+	++	+++	<i>Sclareiam</i>	Sclarrée		++	+++
<i>Anetum</i>	Aneth	+		+++	<i>Jovisbarbam</i>	Joubarbe	+		+++
<i>Foeniculum</i>	Fenouil	+	++	+++					

LES JARDINS DU PLAN DE SAINT-GALL

Plantes médicinales		Plantes potagères	
<i>Lilium</i>	<i>Salvia</i>	<i>Cepas</i>	<i>Allius</i>
<i>Rosas</i>	<i>Ruta</i>	<i>Porros</i>	<i>Ascalonicas</i>
<i>Fasiola</i>	<i>Gladiola</i>	<i>Apium</i>	<i>Petrosilium</i>
<i>Satureia</i>	<i>Pulegium</i>	<i>Coliandrum</i>	<i>Cerifolium</i>
<i>Costus</i>	<i>Sisimbria</i>	<i>Anethum</i>	<i>Lactuca</i>
<i>Fenogreco</i>	<i>Cumino</i>	<i>Papaver</i>	<i>Satureia</i>
<i>Rosmarino</i>	<i>Lubestico</i>	<i>Radices</i>	<i>Pastinaca</i>
<i>Menta</i>	<i>Feniculum</i>	<i>Magones</i>	<i>Caulas</i>
		<i>Betas</i>	<i>Gitto</i>

LE JARDIN D'ANNAPES

Menthe-coq	Livèche	Aulx	Ciboule
Menthe des jardins	Sauge	Tanaisie	Choux
Persil	Sarriette	<i>Mentastrum</i>	Choux-raves
Rue	Sabine	Coriandre	Bétoine
Céleri	Poireau	Echalottes	Lis

LE JARDIN DE TREOLA

<i>Costus</i>	Tanaisie	<i>Mentastrum</i>	Coriandre
Menthe des Jardins	Sauge	Bétoine	Poireau
Livèche	Sarriette	Aigremoine	Ciboule
Céleri	Cataire	Mauves	Echalottes
Bettes poirées	Sabine	Guimauves	Ciboulette
Lis	Sclarée	Choux	Aulx
Aurone	<i>Solsequium</i>	Cerfeuil	

NOTES

- (1) *Capitulaire De villis et curtis* (ed. A. Boretius), dans *M.G.H. leges, Capitularia regum francorum*, I, Hanovre 1883, p. 83-89.
- (2) PLINE, *Histoire naturelle*, livres XIV à XXV ; édition, traduction et commentaires par J. André, Paris, Les Belles Lettres, 1958 à 1974.
- (3) DIOSCORIDE, *Commentaires de P.A. Matthioli sur les six livres de Pedacius Dioscoride Anarabéen de la matière médicale*, traduits du latin en français par M. Antoine du Pinet, Lyon, Vve G. Cottier, 1572.
- (4) COLUMELLE, *De cultu hortorum*, Paris, Les Belles Lettres, 1969.
- (5) PALLADIUS, *De agricultura*, Leipzig, Teubner, 1898.
- (6) APICIUS, *De re coquinaria*, Paris, Les Belles Lettres, 1974.
- (7) GALIEN, *De simplicium medicamentum facultatibus*, lib. XI, Lyon, G. Rovillium, 1547.
- (8) MARCELLUS, *De medicamentis liber*, Leipzig, Teubner, 1889.
- (9) ISIDORE de SEVILLE, *Ethymologiarum, Patrologia latina*, T. LXXXII, col. 598 et seq.
- (10) ANTHIMUS, *De observatione ciborum ad Theodoricum regem francorum epistula*, Leipzig, Teubner, 1928.

- (11) SUDHOFF (K.), *Diaeta Theodori*, *Archiv f. Gesch. der Med.*, 1915, VIII, p. 377-405.
- (12) COURCELLE (P.), *Les lettres grecques en Occident de Macrobe à Cassiodore*, Paris, 1943.
- (13) BEDE, *Histoire ecclésiastique*, V, 24, ed. Plummer, p. 357.
- (14) LAPIDGE (M.), *The school of Theodore and Hadrian, Anglo-saxon England*, 15, Cambridge University Press, 1986.
- (15) Nous tenons à exprimer notre gratitude à la section de codicologie de l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes qui a bien voulu mettre son fichier à notre disposition.
- (16) MONCELLE (P.), *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, T. II, col. 30-40.
- (17) BRUHL (C.), *Capitulare De villis, Cod. Guelf. 254, Helmst.* Bibliothek Wolfenbuttel, 1971.
- (18) ALCUIN, *P.L.*, Tome CI, col. 1431.
- (19) ALCUIN, *P.L.*, Tome C, col. 494.
- (20) MARCELLUS, *De medicamentis liber*, Leipzig, Teubner, 1889.
- (21) *Codex Harleian 5792*, Brit. Mus., VII-VIIIe siècles.
Codex L. III. 6, Bamberg, IXe siècle.
Codex Augiensis CXX, Reichenau, IXe siècle.
Codex 44, Stiftbibliothek Saint-Gall, IXe siècle.
Codex Hunterian T. 4. 13, Glasgow, IXe siècle.
- Voir SIGERIST (H.E.), *Studien und Texte für frühmittelalterlichen Rezeptliteratur, Studien zur Geschichte der Medizin*, Band 13, Leipzig, 1923 ; JORIMANN (J.), *Beiträge zur Geschichte der Medizin*, Heft I, Frühmittelalterlichen Rezeptarien, Orell Fussli Verlag, Zurich und Leipzig, 1925 ; BARBAUD (J.), *Les formulaires médicaux du Moyen-Age. Médecines savantes et médecines populaires, Revue d'Histoire de la Pharmacie*, 1988, 277, p. 138-153.
- (22) LENOIR (A.), *Architecture monastique*, Paris, Impr. Nat., 1856, p. 421.
- (23) *Brevium exempla ad describandas res ecclesiasticas et fiscales* (ed. A. Boretius), dans *M.G.H. leges* (op. cit., p. 255).
- (24) *Ms. lat. 13955*, Paris, Bibl. Nat.
- (25) RABANUS MAURUS, *Patrologia latina*, T. CXI, col. 511-533.
- (26) WALAFRIDUS STRABUS, *Patrologia latina*, T. CXIV, col. 1119-1130.
- (27) M. CAMBORNAC (*Plantes et Jardins au Moyen-Age*, centre culturel de l'Ouest, abbaye de Fontevraud, 1988) identifie la *dragantea* à l'estragon, *Artemisia Draconculus* L., Comp. Dans les codex de Bamberg et de Glasgow, on trouve cependant mention de *Dragontea rad.* dans un antidote (*antidotum qui fecit ad fortitudinem*). Il ne peut donc s'agir d'*Artemisia Draconculus*. C.C. MATHON (*les plantes cultivées dans le courtin d'un bourgeois parisien pendant la guerre de Cent Ans*, Museum national d'histoire naturelle et Faculté des sciences de Poitiers, sept. 1985), l'identifie à la serpentaire commune, *Arum Draconculus* L., Aracées, tout en précisant que les identifications qu'il donne ne sont ni exclusives ni certaines. Au XIIe siècle, Nicolas, dans son antidotaire (*incunable 14368*, Faculté de pharmacie, Paris), indiquait comme synonyme du *Dragontea* l'asclépiade ou dompte-venin, *Asclepias Vincetoxicum* L. Asclépiadacées. On pourrait également penser à la bistorte, *Polygonum Bistorta* L. appelée aussi serpentaire rouge. Les analogies d'appellation ont pu entraîner certaine confusion entre les propriétés dompte-venin de l'asclépiade et celles de l'*arum draconculus* et de la bistorte. Cet exemple montre les difficultés auxquelles se heurtent l'identification de certaines plantes.
- (28) L'étymologie inciterait à identifier le *solsequiam* au tournesol mais C.C. MATHON l'assimile à *Calendula officinalis* L., Comp. (op. cit., note 27).

- (29) Il peut s'agir soit du cresson alénois, *Lepidium sativum* L., soit de la grande passerage, *Lepidium latifolium* L. Crucifères.
- (30) NICOLAS (op. cit., note 27) indique comme synonyme *Balsamita aquatica vel Absinthium ponticum*, ce qui a fait identifier par certains auteurs le *sisimbrium* à la menthe aquatique. C.C. MATHON (op. cit. note 27) y voit plutôt une espèce d'*érysimum* : *Erysimum barbara* L. ou *Barbarea vulgaris* R.Br. Crucifères ou cresson de terre.
- (31) On connaît plusieurs variétés de menthe plus ou moins hybridées et il peut paraître difficile d'identifier le *mentastrum* du *De villis* ; il pourrait être la menthe aquatique appelée aussi mentastre.

SUMMARY

The capitular "De villis" gives a list of seventy-three herbs which were grown in carolingian gardens. This list seems to be more or less a scientific compiler of kitchen-garden and medicinal herbs used in those times and mentioned in numerous medicinal and agronomical works of which the author of the capitular had perhaps had some knowledge. Fifty-six herbs are present in the composition of the eight medical studied formularies which range from the seventh century to the end of the tenth century. Fifty-eight of them had been grown in one or more gardens. It seems obvious that, in a specific place, only the plants were grown which met the feeding and therapeutic habits in use in that place and which will not grow spontaneously.

Le jardin des plantes médicinales de l'abbaye de Vauclair (Aisne) *

Dans les ruines de l'ancienne abbaye cistercienne de Vauclair le Comité départemental du tourisme de l'Aisne s'est efforcé, en même temps qu'il remettait en valeur le site médiéval, de procéder à une reconstitution du jardin, aujourd'hui disparu, des plantes médicinales de l'abbaye. Le R.P. René Courtois, S.J., ainsi que d'érudits historiens et botanistes, se sont dévoués à cette œuvre.

Il a d'abord fallu se référer aux sources historiques (celles du plan de Saint-Gall, des Capitulaires carolingiens, l'Hortulus de Walafried Strabon, le "De Vegetabilibus" d'Albert le Grand), puis identifier les espèces mentionnées car elles sont indiquées dans les documents en termes latins assez imprécis (menta, salvia, sisimbria, gentiana, etc...), tout cela n'allant pas sans mal.

Le jardin a été planté près de l'aile des infirmeries du XIII^{ème} siècle dont les vestiges ont été remis à jour lors des fouilles de 1974. Il présente la disposition en damier comparable à celle qui a été adoptée lors de la reconstitution du jardin de l'abbaye d'Orval. Les carrés d'un mètre de côté, chacun réservé à une seule espèce, favorisent les conditions d'humidité et de chaleur propices au développement végétal. Ils sont d'une grande beauté. Les arbustes et arbrisseaux ont été plantés séparément, de même que les plantes comme les fougères, les oxalis, l'ail sauvage, l'ellébore, qui en sous-bois tapissent les anciens trous d'obus de la Grande Guerre.

Le jardin de Vauclair rassemble maintenant plus de quatre cents plantes médicinales provenant pour la plupart de la région du Laonais. Il reçoit la visite de nombreux touristes tout en étant un centre d'études fréquenté par les botanistes.

* Analyse par Pierre Lefebvre de la communication présentée par le R.P. René Courtois, S.J., lors de la séance de la Société française d'Histoire de la Médecine du 21 octobre 1989.

Analyses d'ouvrages

Bovet (Daniel), Une chimie qui guérit, histoire de la découverte des sulfamides. Un vol. 322 p., Ed. Payot, 1989, 198 F.

L'important ouvrage du professeur Bovet - Prix Nobel de médecine 1937 - pénètre tous les détails de l'histoire des sulfamides, mais s'enrichit aussi d'informations sur le monde du médicament de 1932 à 1968, la plupart inconnues ou mal connues ; on apprend beaucoup.

Chez Bayer, depuis Ehrlich et l'arsénobenzol, on avait le culte des dérivés colorés. C'est en 1935 que Domagk fait connaître l'action anti-microbienne d'un produit rouge, la sulfamidochrysoïdine.

Bovet, engagé par Rhône-Poulenc, est dirigé vers le laboratoire de Fourneau à l'Institut Pasteur et intégré à l'équipe de J. et T. Tréfouël où il rencontre le microbiologiste F. Nitti.

Les recherches mènent à l'utilisation de nombreux sulfamides dont le P. amino phényl sulfamide, *produit blanc*, qui se montra aussi actif que le produit allemand et qui était le support de son activité, le "moteur blanc de la carrosserie rouge" était révélé et ce fut le formidable essor de la classe des sulfamides avec le sulfathiazol et surtout la sulfadiazine (Dagénan).

Tout ceci est du passé que beaucoup connaissent, mais sont moins connus les faits reliés à ce passé, par exemple :

- Domagk reçut le Prix Nobel en 1939 mais le Comité norvégien l'avait attribué l'année d'avant à un Allemand "pacifique" et le régime hitlérien avait interdit aux Allemands d'accepter le Nobel ; Domagk vint recevoir sa médaille... en 1947 (mais pas la bourse accompagnatrice !).

- Un industriel américain, Massengill, mit sur le marché, sans études valables, un composé soluble du p. am. sulfamide ; le solvant était le diéthylène glycol, hautement toxique et l'"Elixir Massengill" fut la cause d'une centaine de décès.

- Pendant la guerre, l'I.G. Farben (Bayer) avait monté une unité de production à Auschwitz et trouvait là une main-d'oeuvre disponible, avec son cortège de souffrances et de morts. Le directeur de l'I.G. dut comparaître à Nuremberg ; il est difficile de croire que ce directeur n'était pas au courant - il fut cependant acquitté, ce qui déclencha un scandale compréhensible.

Heureusement, l'ouvrage de Bovet montre des aspects moins dramatiques de l'histoire des sulfamides. C'est un ouvrage dense, bien mené, très documenté, comportant une abondante bibliographie. Un livre de base sur une période exaltante.

P. Durel

Karagyozov I. et Tzvetkov D., "Trichomonase uro-génitale", 162 pages (en bulgare), "Medicina et Kultura, Sofia 1985".

Il s'agit d'une monographie qui fait le tour du sujet pour les généralistes mais où les spécialistes glaneront d'intéressantes précisions allant jusqu'à l'intérêt de la colposcopie et aux procédés de la culture de T.V. On insiste aussi sur les infections mixtes et les risques de dégénérescence.

Le problème des souches devenues résistantes au métronidazole est également abordé.

Les travaux faits à l'Est de l'Europe sont largement cités et viennent utilement compléter les publications qui nous sont plus familières.

Tables, microphotos, bibliographie importante.

P. Durel

Dobo Nicolas et Role André. Bichat - La vie fulgurante d'un génie. Un vol. 365 p., Editions Perrin, 1989

Sous la plume alerte de nos deux confrères, membres de la Société Française d'Histoire de la Médecine, le lecteur trouvera une information d'exceptionnelle qualité sur l'enfance et la jeunesse de Xavier Bichat en pays bressan à Poncin et en Comté dans son village natal de Thoirette. Son père, docteur en médecine et docteur en chirurgie de l'Université de Montpellier, avait renoncé à la brillante carrière qui lui était promise pour revenir dans la petite ville de Poncin dont il était originaire non loin de Nantua.

A son école, Xavier Bichat fut tout naturellement orienté sur la chirurgie et la médecine après de brillantes études secondaires à Nantua. Venu à Lyon pour terminer la classe de philosophie, il est ensuite inscrit à l'Hôtel-Dieu et s'initie à l'enseignement de la chirurgie aux côtés de Marc Antoine Petit dans le service de Jean Vincent Ray. Bien vite, les événements tragiques vécus par la population lyonnaise furent très douloureusement ressentis par Bichat en 1793, période la plus sanglante de la Révolution française.

Après un passage assez bref à l'armée des Alpes, il est rendu à la vie civile et vient à Paris. Il s'inscrit à l'Hôtel-Dieu, est remarqué par le chirurgien Desault. Il devient son élève et bientôt son plus proche collaborateur au point d'être invité par son maître à vivre sous le toit de celui-ci.

Dès lors, la carrière de Bichat se révèle extraordinairement féconde. Après Morgagni, il est le découvreur de l'anatomie pathologique. Il montre le premier la spécificité tissulaire dans son *Traité des membranes* et développe l'expérimentation physiologique en procédant à la circulation croisée par anastomose jugulocarotidienne de deux chiens.

Emporté à 31 ans par une méningite vraisemblablement tuberculeuse, il laisse inachevée une oeuvre considérable.

Ce volume se termine sur une bibliographie en tous points remarquables. Il fait honneur aux éditions Perrin et constitue, après celui de Maurice Genty (1972), l'ouvrage de référence pour les chercheurs ou simplement les amateurs d'histoire de la médecine.

A. Cornet

Saucerotte Constant. Les médecins pendant la Révolution. Nouvelle édition commentée et augmentée par Liliane **Pariente** et Philippe **Deville**, enrichie par les dessins de Christian Michaut et Jean-Pierre Merlin. Un vol. relié 250 p., Editions Louis Pariente, 1989.

L'ouvrage du docteur C. Saucerotte, paru en 1887, est aujourd'hui luxueusement présenté, annoté et commenté par deux experts en la matière, Liliane Pariente et Philippe Deville.

Chacun des chapitres, qui se succèdent selon un ordre chronologique, est précédé d'un rappel des événements historiques les plus marquants de ces années, depuis 1789 jusqu'à 1803.

Ainsi vont s'affirmer les caractères et les destinées politiques des médecins initialement députés aux Etats généraux, puis élus aux différentes assemblées nationales. Guillotin jouera un rôle particulièrement important, bien que l'histoire n'ait guère retenu de son action que la machine qui porte son nom, alors que celle-ci fut proposée après bien d'autres, par Louis, secrétaire perpétuel de l'Académie de chirurgie.

A l'Assemblée législative, on trouve Tenon, chirurgien de la Salpêtrière, professeur au Collège de chirurgie, membre de l'Académie des sciences, célèbre pour le plan de réforme des hôpitaux rédigé en 1788.

Deux médecins bretons, Bagot et Bouestard de la Touche seront parmi les plus actifs des membres du comité des secours publics. A la Convention siègèrent 39 médecins parmi lesquels il faut citer Painvilliers, l'un des accusateurs de Carrier, le sinistre Jean-Paul Marat, René Levasseur, chirurgien, accoucheur que l'on comptera parmi les Montagnards les plus ardents, bien que jugé trop modéré par Robespierre.

D'autres Montagnards, particulièrement sectaires, Duhem, Lacoste, Beauvais, échapperont cependant à des représailles après la chute de Robespierre le 9 Thermidor.

Le chapitre 3 traite des médecins hors des armées et donne d'intéressantes notices sur Pinel, Esquirol, Geoffroy Saint-Hilaire, Daubenton, Lemonnier, médecin du roi prisonnier au Temple, Sabatier, Bayle, Desault, Vicq d'Azyr et bien sûr Portal. Les chirurgiens des armées comptent parmi les plus grands avec Desgenettes, Dominique Larrey et Percy.

On peut avancer que plus de 300 médecins et 550 chirurgiens furent amenés à s'expatrier pour fuir les délations et condamnations à mort.

L'ouvrage se termine sur la législation nouvelle née par force en 1803 après la suppression des écoles et facultés de médecine et chirurgie en 1792.

A. Cornet

Bouvet Philippe, Histoire du glaucome. AREFFPI, Domaine de Clermont, 44280 Le Cellier. 230 pp., 1989 (300 F).

Accessible à tous les médecins même non spécialistes, ce livre est le seul texte français récent consacré de manière spécifique et exhaustive à l'histoire du glaucome.

Après un résumé de nos conceptions actuelles sur le glaucome, le récit est chronologique jusqu'à Albrecht Von Graefe. Trois chapitres reprennent l'histoire de la tonomé-

trie, de l'ophtalmoscopie et de la campimétrie. Traitements médical et chirurgical sont aussi traités à part. Un chapitre prospectif réécrit par le Pr Béchetoille fait le point sur la recherche actuelle. Puis s'ouvre une réflexion épistémologique sur les processus du progrès médical, conformes à la "dialectique historique" chère à Hegel. Un résumé et une chronologie terminent l'ouvrage. La bibliographie est reproduite in extenso : 650 références bibliographiques (215 ont été citées ou consultées) faciliteront le travail de recherche du médecin ou de l'historien.

L'ouvrage, de format 16 x 24, est relié et imprimé sur papier bouffant. De nombreux documents historiques sont reproduits (96 illustrations dont sept planches en quadrichromie).

Le Pr Alain Béchetoille a assuré la direction de l'ouvrage. Les passages chirurgicaux s'inspirent essentiellement de son ouvrage "Microchirurgie des glaucomes", rapport de 1976 aux Sociétés d'ophtalmologie de France (Béchetoille, Brachet, Saraux). La préface est signée par le Pr Roger Rullière, chaire d'histoire de la médecine et de la chirurgie.

Ce travail a été présenté le 8 décembre 1987 à la salle des professeurs de l'ancienne faculté de médecine devant un jury présidé par le Pr Roger Rullière et comprenant les Prs Alain Béchetoille et Henry Saraux, les Drs Pierre Amalric, Michel Faure et Laurent Laroche.

A. Ségal

Foisil (M.) (sous la direction de). Journal de Jean Heroard, médecin de Louis XIII. Paris, Fayard, 1989, 2 vol., 3.124 p.

Préfacé par P. Chaunu, et très longuement introduit par M. Foisil, voici enfin complètement édité ce journal que Jean Heroard, médecin ordinaire du roi Henri IV, allait rédiger alors qu'il avait été chargé de la surveillance médicale du dauphin, le futur Louis XIII. Il nous donne l'observation la plus minutieuse et la plus complète qui soit sur le développement quotidien d'un jeune enfant, en ce début du Grand Siècle, bien avant l'"idée neuve de l'enfance", et la naissance de la psychologie de l'enfant (et de la psychanalyse). Ce document clinique fondamental était jusque-là fort peu connu. Philippe Ariès nous en avait rappelé l'existence dans son livre "*L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*", paru en 1969. Quant à l'édition de 1868 publiée par les soins d'E. Soulié et d'E. de Barthélémy, en deux volumes, très incomplète, elle est restée méconnue des psychologues. A notre connaissance, aucun grand traité de psychologie de l'enfant ne la cite. Et pourtant, c'est un document de premier ordre. Madeleine Foisil nous en rappelle l'histoire, puis l'analyse dans plus de trois cents pages qui à elles seules auraient pu faire un livre. Elles sont très éclairantes et nous montrent bien qu'au-delà de l'enfant royal "objet d'observation psychologique, pédagogique et médicale pour Heroard, se dessine l'enfant du XVIIe siècle et même l'enfant universel, dont le dauphin est un archétype privilégié. Le procès verbal du médecin est un instrument de connaissance de l'enfant, de ses comportements multiples, mais il permet aussi de saisir comment l'enfant est perçu par l'adulte".

J. Postel

Gay Peter, édit. Un juif sans Dieu. Freud, l'athéisme et la naissance de la psychanalyse, Presses Univ. de France, Paris, 1989, 175 pages. Prix : 98 FF.

Traduit de l'original anglais ("A godless Jew, Freud, atheism und the making of psychoanalysis"), cette monographie due à un professeur d'histoire à la Yale University (USA) n'étonnera pas un neuro-psychiatre ou un généraliste qui a quelque connaissance concernant Sigmund Freud, fils de juifs autrichiens, pour qui la pratique du judaïsme était devenu une formalité limitée au maintien, bien pâle, des traditions juives. Freud n'avait pas reçu d'éducation juive et était incapable de lire l'hébreu ; son "savoir juif" se limitant à la connaissance du yiddish pratiqué dans sa famille. Imbu de culture allemande, il n'a jamais caché son aversion pour toute croyance ou pratique religieuse. C'est lui qui, le premier (?) a parlé de "névrose collective" quand il mentionnait une religion quelconque.

Dans la présente monographie, après une longue introduction aux litiges existant entre la science et la religion, "justifiant" le classique "Le cléricalisme, voilà l'ennemi" (pp. 11-41), l'auteur expose, dans les trois chapitres suivants, les thèmes que voici :

I. "Le dernier philosophe. Notre Dieu le Logos" (pp. 43-72) : un éloge du Siècle des Lumières (par ex. Voltaire, Diderot, Feuerbach, Ch. Darwin, tous des athées irréductibles) et une "démonstration" (inutile de nos jours) du fait que Freud était un partisan actif de l'athéisme. En témoignent ses écrits et sa riche correspondance avec des médecins et des écrivains. L'auteur le souligne ainsi : "... c'est en tant que dernier des philosophes, que Freud refuse toute possibilité d'entente entre la conception religieuse, quelle que soit la religion concernée et scientifique du monde" (p. 48).

II. "A la recherche d'un terrain d'entente ; jamais il n'y eut meilleur chrétien" (pp. 73-112). Ce "terrain d'entente" entre la croyance et la science n'a jamais été trouvé ! On ne sera pas étonné d'apprendre que le judaïsme orthodoxe et même celui qui se veut "réformé", n'a jamais accepté (les quelques rares exceptions le confirment !) la psychanalyse. L'auteur écrit : "... L'analyse freudienne de la religion suscita, parmi les juifs, une vaste gamme de réactions, certains gardèrent le silence en rejetant la psychanalyse ; d'autres la prirent de très haut, d'autres enfin, l'approuvèrent ou se l'approprièrent. La majorité des rabbins, des théologiens et des revues juives érudites, s'acharnèrent à ignorer la psychanalyse et les problèmes qu'elle posait à la foi" (p. 96).

III. "La psychanalyse, science juive ; un titre honorifique" (pp. 113-148). Il s'agit d'un exposé où le lecteur apprendra que si Freud (et sa famille) n'ont jamais abandonné la foi juive, le freudisme n'a rien à voir avec le judaïsme, comme l'a montré, lors d'un colloque (à Paris, 1960), le professeur Henri Baruk. L'auteur écrit : "Baruk argumenta, en accord avec les preuves les plus évidentes, que la psychanalyse est, en fait, un "néopaganisme moderne". Ce n'est pas un hasard si Freud, qui citait toujours volontiers ses sources, ne fit jamais ne serait-ce qu'allusion aux prédécesseurs qui lui avaient inventé Roback et Bakan" (qui parlaient d'un "Freud et la tradition mystique juive") (p. 126).

Un très riche index bibliographique (pp. 149-169) et un index des matières (pp. 171-175) complètent cette très intéressante contribution à l'histoire de la psychanalyse.

M. Schachter

HISTOIRE DES SCIENCES MÉDICALES

ORGANE OFFICIEL DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE

TOME XXIII

1989

Tables alphabétiques

AUTEURS DES COMMUNICATIONS

BARBAUD Jean. - <i>Le capitulaire "De villis" et le développement des jardins médicaux sous Charlemagne</i>	299
BEAU Antoine. - <i>Coup d'œil sur l'histoire de l'enseignement de la médecine en Lorraine</i>	173
BOISVERT Henri. - <i>Cent ans d'Institut Pasteur (1888 - 1988)</i>	39
BOISVERT Henri. - <i>Voir SAENZ Abelardo et BOISVERT Henri</i>	
BONNET - CADILHAC Christine. - <i>L'étude des annexes embryonnaires - anatomie et physiologie - chez Galien</i>	121
BONNOT Daniel. - <i>Charles Emmanuel Sédillot (1804 - 1883)</i>	199
BROSSOLLET Jacqueline. - <i>L'Institut Pasteur vu par un gastronome</i>	45
BRUMPT Lucien-Charles. - <i>Voir GIACOMINI Thérèse et BRUMPT Lucien-Charles</i>	
BURGUIÈRE Paul. - <i>Voir GOURÉVITCH Danielle, BURGUIÈRE Paul et MALINAS Yves</i>	
CANTON Philippe. - <i>Voir PERRIN Claude et CANTON Philippe</i>	
CORNET André. - <i>L'essor de la médecine et des professions de santé sous le Premier Empire. Allocution</i>	13
Correspondance	231
COURTOIS R.P. René. - <i>Le jardin des plantes médicinales de l'abbaye de Vauclair (Aisne) (Analyse par Pierre LEFEBVRE)</i>	309
DALL'AVA - SANTUCCI Josette. - <i>Les premières femmes-médecins en Amérique du Nord</i>	285

DELAVEREAU Pierre. - <i>Les plantes et la médecine. Exposé introductif</i>	291
DILLEMANN Georges. - <i>La vie de Joseph Pelletier (Résumé)</i>	33
DUBARRY Jean-Jacques. - <i>Note sur la communication princeps de Babinski concernant le réflexe cutané plantaire</i>	145
FOSSARD Jacques. - <i>Estienne de La Rivière, anatomiste précurseur de la Renaissance, malheureusement oublié</i>	261
FOURÉ Jacques. - <i>Autour de la statue d'Horace Wells</i>	69
GANIÈRE Paul. - <i>Corvisart et la Faculté de médecine</i>	19
GAYRAL Philippe. - <i>Quinine, antipaludiques, résistance des souches de plasmodium (Résumé)</i>	34
GÉLIS Jacques. - <i>La naissance en Europe Occidentale : images, rites et médicalisation (XVIe - XIXe siècles)</i>	109
GIACOMINI Thérèse et BRUMPT Lucien-Charles. - <i>Dissémination passive d'anophèles par les moyens de transport; son rôle dans la transmission du paludisme (revue historique) (Résumé)</i>	34
GINESTE Thierry. - <i>La pensée médico-psychologique de J. M. G. Itard</i>	115
GOURÉVITCH Danielle, BURGUIÈRE Paul et MALINAS Yves. - <i>Les premières heures de la vie de l'enfant d'après Soranos</i>	225
GOURÉVITCH Michel. - <i>La psychiatrie sous l'Empire</i>	27
GOURGAUD Napoléon. - <i>L'essor de la médecine et des professions de santé sous le Premier Empire. Allocution</i>	16
GRIGNON Georges et GRIGNON Monique. - <i>Charles Garnier et la découverte de l'ergastoplasme</i>	205
GRIGNON Monique. - <i>Voir GRIGNON Georges et GRIGNON Monique</i>	
HÈRNI Bernard. - <i>Le cancer d'Ulysses Grant</i>	275
Institut universitaire d'histoire de la médecine de Lausanne	232
LARCAN Alain. - <i>Louis Sencert, professeur à Nancy et à Strasbourg, précurseur de la chirurgie moderne (1878 - 1924)</i>	211
LEFEBVRE Pierre. - <i>La lutte contre le paludisme en Algérie au cours de la conquête : François Maillot (1804 - 1894) (Résumé)</i>	34
LEFEBVRE Pierre. - <i>En marge de la séance de Nancy - Pont à Mousson (27 - 28 mai 1989)</i>	172
LEFEBVRE Pierre. - <i>Voir COURTOIS R. P. René</i>	
LELLOUCH Alain. - <i>Mortalité : espérance de vie et mortalité dans les hospices parisiens du XIXe siècle</i>	93

LELLOUCH Alain. - <i>Offre et demande de soins à l'hospice de la Vieillesse - femmes vers 1862 (Description chiffrée à partir des manuscrits Charcot)</i>	219
LE MINOR Jean-Marie et PUYGRENIER J. - <i>La collection de cires anatomiques de l'Ecole du service de santé des armées de Lyon</i>	131
MALINAS Yves. - Voir GOURÉVITCH Danielle, BURGUIÈRE Paul et MALINAS Yves	
MOULIÉRAC Jeanne. - <i>Les illustrations de plantes dans quelques manuscrits arabes de Dioscoride</i>	295
PECKER Jean. - <i>Eloge de Jacques Léonard (1935 - 1988)</i>	249
PERCEBOIS Gilbert. - <i>Regard sur le fonds ancien de la Bibliothèque de la Faculté de médecine de Nancy</i>	179
PERRIN Claude et CANTON Philippe. - <i>Une épidémie "d'esquinancie gangréneuse pétéchiale qui a régné au village de Moivron au mois de novembre 1777", d'après la relation de Read</i>	195
PEUMERY Jean-Jacques. - <i>Etienne Lancereaux (1829 - 1910), sa vie, son œuvre, ses découvertes scientifiques</i>	279
PUYGRENIER J. - Voir LE MINOR Jean-Marie et PUYGRENIER J.	
RENAUDIE Michel. - <i>Les médecins laïcs à Chartres au XVIe siècle</i>	139
RIBON Marcel. - <i>Bayard et Symphorien Champier en Lorraine (à l'occasion du cinquième centenaire de la naissance du "bon" duc Antoine)</i>	189
ROLE André. - <i>Une gloire quercynoise oubliée : le Dr. Vieussens (1641? - 1715)</i> .	253
ROSSIGNOL Paul. - <i>Les travaux scientifiques de Joseph Pelletier (Résumé)</i>	33
RULLIÈRE Roger. - <i>Eloge de Georges Heymans (1920 - 1989)</i>	273
SAENZ Abelardo et BOISVERT Henri. - <i>Aimé Bonpland (1773 - 1858), médecin et naturaliste voyageur</i>	103
Séance provinciale de Nancy - Pont à Mousson (27 - 28 mai 1989)	171
Société Française d'Histoire de la médecine	
Compte rendu de la séance du 28 janvier 1989	5
Compte rendu de la séance du 25 février 1989	8
Compte rendu de la séance du 18 mars 1989	85
Compte rendu de la séance du 29 avril 1989	87
Compte rendu de la séance du 27 mai 1989	89
Compte rendu de la séance du 24 juin 1989	165
Compte rendu de la séance du 21 octobre 1989	167
Compte rendu de la séance du 25 novembre 1989	245
SOURNIA Jean-Charles. - <i>Eloge du professeur Jean Cheymol (1896 - 1988)</i>	59

SOURNIA Jean-Charles. - <i>Note sur Figaro, valet rusé et chirurgien</i>	65
THÉODORIDÈS Jean. - <i>Eloge du professeur Pierre Mollaret (1898 - 1987)</i>	35
THÉODORIDÈS Jean. - <i>Cinquante ans de protistologie médicale à l'Institut Pasteur (1888 - 1938)</i>	51
THÉODORIDÈS Jean. - <i>Eloge de Ming Wong (1926-1989)</i>	267

OUVRAGES ANALYSÉS

ARISTOTE. - <i>L'homme de génie et la mélancolie. Traduction du grec et présentation avec notes de J. Pigeaud (1988)</i>	78	DALL'AVA SANTUCCI. - <i>Des sorcières aux mandarines. Histoire des femmes médecins (1989)</i>	155
ARNULF G. - <i>L'histoire tragique et merveilleuse de l'anesthésie (1989)</i>	152	DELRIEU A. - <i>L'inconsistance de la toxicomanie (1988)</i>	156
AUTHIER D. - <i>Trad. NULAND S.B.</i>		DEVILLE Ph. - <i>Voir : SAUCEROTTE C.</i>	
BOUVET Ph. - <i>Histoire du glaucome (1989)</i>	312	DOBO N. et ROLE A. - <i>Bichat. La vie fulgurante d'un génie (1989)</i>	311
BOVET D. - <i>Une chimie qui guérit, histoire de la découverte des sulfamides. (1989)</i>	310	FERRY R. - <i>Médecin chez les Berbères (1988)</i>	150
BRAUN H. et VALENTIN M. - <i>Villermé et le travail des enfants (hier et aujourd'hui) (1989)</i>	149	FOISIL M. - <i>Journal de Jean Héroard, médecin de Louis XIII (1989)</i> ...	313
CABANIS P. J.G. - <i>Du degré de certitude de la médecine, 2e éd. 1803. Reprint (1989)</i>	236	GATEAUX - MÉNNECIER J. - <i>Bourneville et l'enfance aliénée (1989)</i>	236
CHANTELOUBE M. - <i>L'Ecole du Service de santé des armées de Lyon (1988)</i>	76	GAY P. - <i>Un juif sans Dieu. Freud, l'athéisme et la naissance de la psychanalyse (1989)</i>	314
Conférences d'histoire de la médecine, cycle 1987 - 1988, Institut d'histoire de la médecine, Université Claude Bernard, Lyon I	234	GRMEK M. D. - <i>Histoire du SIDA. Début et origine d'une pandémie actuelle (1989)</i>	75
		HOIZEY D. et HOIZEY M. J. - <i>Histoire de la médecine chinoise (1988)</i>	77
		HOIZEY M. J. - <i>Voir HOIZEY D. et HOIZEY M. J.</i>	

HUXHAM J. - <i>An essay on fevers</i> (1989)	233	Réunion franco-italienne. Fondation Marcel Mérieux (Lyon, 25 juin 1988) : Histoire de la neurologie	233
KARAGYOZOV I. et TZVETKOV D. - <i>Trichomonase uro - génitale</i> (en bulgare) (1985)	311	Revue internationale d'histoire de la psychiatrie, 1(1988)	153
KEOWN J. - <i>Abortion, doctors and the law. Some aspects of the legal regulation of abortion in England from 1803 to 1982.</i> (1988)	78	ROLE A. - Voir DOBO N. et ROLE A.	
LAHANE J. - Trad. NULAND S.B.		ROUDINESCO E. - <i>Théroigne de Méricourt. Une femme mélancolique sous la Révolution</i> (1989)	158
LAMISSE V., épouse SIX - <i>Le syndrome de Rett : à propos de huit observations</i> (1988)	154	SAUCEROTTE C. - <i>Les médecins pendant la Révolution. Nouv. éd. comm. et augm. par L. PARIENTE et Ph. DEVILLE</i> (1989)	312
LINDBERG D. - Voir LOE H.		SCHERRER P. - <i>Un hôpital sous l'Occupation</i> (1989)	239
LOE H. et LINDBERG D. - <i>American contribution to the new age of dental research</i> (1988)	234	SÉGAL A. - <i>Le bistouri électrique. Réflexion sur l'anse coupante et coagulante dans l'histoire de l'endoscopie</i> (1988)	155
NULAND S. B. - <i>Les héros de la médecine, traduit de l'américain par D. Authier et J. Lahane</i> (1989) .	151	SIX V. - Voir LAMISSE V.	
PARIENTE L. - Voir : SAUCEROTTE C.		TROTTER Th. - <i>An essay medical, philosophical and chemical on drunkenness an its effects on the human body</i> (1804). Reprint (1988)	157
PEUMERY J. J. - <i>Histoire illustrée du diabète, de l'antiquité à nos jours</i> (1989)	237	TZVETKOV D. - Voir KARAGYOZOV I. et TZVETKOV D.	
PIGEAUD J. - Trad. ARISTOTE		VALENTIN M. - Voir : BRAUN H. et VALENTIN M.	
PINEL P. - <i>Tratado medico - filosofico de la enagenacion mental o mania</i> (1988)	78		

Directeur de la Publication : Michel ROUX DESSARPS

Réalisation **mégatexte** sarl - 51220 POUILLON - © 26.03.18.22

Dépot légal 3^e trimestre 1990

Commission paritaire 56302 - ISSN 0440-8888



"LECTURE DE LA PRESSE PROFESSIONNELLE ET FORMATION CONTINUE"

Le Syndicat National de la Presse Médicale et des Professions de Santé dont "l'Histoire des Sciences Médicales" est membre, souhaite faire le point, en 1990, sur le rôle de la presse professionnelle dans votre formation continue.

Nous vous remercions de bien vouloir participer à cette enquête, dont le but est d'essayer de mieux remplir notre mission.

Si vous avez déjà répondu à ce questionnaire national dans une autre publication, il est inutile d'y répondre à nouveau.

IDENTIFICATION DU LECTEUR

Profession :

Mode d'exercice :

ville hôpital libéral salarié

Spécialité : Age : Sexe :

1° - Quels sont les moyens que vous utilisez habituellement pour votre formation continue :

- Lecture de la presse professionnelle
- Information(s) écrites(s) ou orales(s) fournie(s) par l'industrie pharmaceutique et les industriels et fournisseurs de produits de matériel et d'équipement
- Vie associative Livres et ouvrages professionnels Congrès
- Moyens audiovisuels Télématicque
- Autres (à préciser) :

2° - Considérez-vous comme Formation Continue dans la presse professionnelle :

- Les informations scientifiques et techniques oui non
- Les informations économiques oui non
- Les informations professionnelles et sociales oui non

3° - Quelle est la place de la presse professionnelle dans votre Formation Continue :

- 1^{ère} place Une place importante Une place faible

4° - Quel temps consacrez-vous, par semaine, à votre Formation Continue par la lecture de la presse professionnelle :

- 2 heures ou moins 2 à 4 heures 4 à 6 heures Plus de 6 heures

5° - Selon vous, la presse professionnelle répond-elle à vos besoins ?

- Totalement De façon satisfaisante Insuffisamment
- réponse à développer s'il y a lieu

